


HARVARDIANA · IN · NOV · ANG · ACADEMIA
ET
VE RI
TAS
CHRISTO ECCLESIAE

GEORGES EEKHOUD

LES PITTORESQUES

LA GUIGNE
RAYMONNE — UNE VIERGE FOLLE
SONNETS

ORNÉES DE CINQ EAUX-FORTES

PAR HENRI HOUBEN

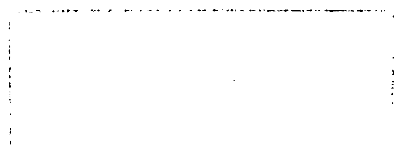


PARIS
LIBRAIRIE
DES
BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

BRUXELLES
LIBRAIRIE MUQUARDT
MERZBACH ET FALK
ÉDITEURS
Rue de la Régence, 45

M DCCC LXXIX







LES PITTORESQUES

DU MÊME AUTEUR

Myrtes et Cyprès. . . . . 3 fr. 50

Zigzags poétiques. . . . . 3 fr. »

En préparation :

Tanchelin, drame en 5 actes.

Mélanges de littérature et d'art.

LA GUIGNE



H. Houben — Imp. A. Salmon



GEORGES EEKHOUD

LES

PITTORESQUES

LA GUIGNE

RAYMONNE — UNE VIERGE FOLLE

SONNETS

ORNÉES DE CINQ EAUX-FORTES

PAR HENRI HOUBEN



PARIS
LIBRAIRIE
DES
BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

BRUXELLES
LIBRAIRIE MUQUARDT
MERZBACH ET FALK
ÉDITEURS
Rue de la Régence, 45

M DCCC LXXIX



LES PITTORESQUES

BALLON D'ESSAI

Ce que je demande à la Muse,
Ce qu'elle m'accorde parfois,
C'est une chanson qui n'accuse
Pas trop les défauts de ma voix;

Un air que le violon traître
N'a pas épuisé sous l'archet,
Des strophes à juger, peut-être
Bizarres, mais non sans cachet;

La couleur que sur la palette
Le rapin n'oserait broyer
Sans lui faire un bout de toilette
Et dans une autre la noyer.

Mes sens, épris de pittoresque,
Cherchent, brutaux ou raffinés,
Les taudis à l'horreur dantesque
Et les boudoirs capitonnés;

La ruelle étroite où les drôles
Vaguent, rêvent les mauvais coups,
Gardant la poussière des geôles
Dans leurs haillons percés de trous;

Un jardin qui n'est pas le vôtre,
Jacques Delille et Pompadour;
Où tu serais tombé, Le Nôtre,
Comme la Néva dans l'Adour;

Un bois peuplé d'hôtes farouches,
Où des arbres voluptueux
Rapprochent comme autant de bouches
Les fentes de leurs troncs noueux;

Une anémone, un chrysanthème
Dont les poètes n'ont voulu,
Et qui pour cette raison même
Dès la première fois m'a plu;

Une rose à l'odeur trop forte
Pour les narines de chacun,
Que l'on jeta, qui, presque morte,
Me grise encore à son parfum;

Ou, délice plus grand, mais pire,
Aux lèvres énervants transports,
Tes baisers, ô Muse vampire,
Usant mon âme avant mon corps.

Paris, mai 1879.



SONNETS

FANTAISISTES, RÉALISTES

HIPPIQUES



SONNETS FANTAISISTES

EFFET DE LUNE

Belle de nuit, voici ton heure!
La lune brille; les hiboux
Mêlent à la brise qui pleure
Leurs piaulements de jaloux.

L'onde est livide. Que je meure
A l'Angélus frappant trois coups...
Que ton dernier soupir effleure
Ma lèvre au premier rendez-vous...

Ne quitte pas ta robe blanche,
De peur qu'en frétillant la tanche
Mette en alarme ta pudeur...

Car je t'adore à la folie,
Et, fou, je te suis, Ophélie,
Dans le lac profond d'Elseneur.

11 novembre (soir).

LE REVOLVER

« O le joli bijou ! Fais voir...
— Non, n'y touche pas, ma petite.
C'est un revolver. Je vais vite
Le renfermer dans mon tiroir. »

Ainsi disais-je, certain soir
Que Suzon me rendait visite.
Sur le front de ma favorite
Passa comme un nuage noir.

Elle boudait, la curieuse,
Mais de sa mine soucieuse
Ma lèvre eut promptement raison...

Six mois ont usé sa tendresse !
J'attends la suprême caresse
Du bijou qu'admirait Suzon.

12 novembre 1878.

LE PHÉNIX

Quand elle me quitta, le cœur plein de dégoûts,
Je jurai — renonçant à l'amour sur la terre —
Que des couples heureux je ne serais jaloux,
Et que je marcherais résigné, solitaire...

La moiteur des baisers aux lèvres des époux,
Les timides aveux, le ravissant mystère
Des regards échangés aux premiers rendez-vous,
Ont rallumé pourtant dans mon âme un cratère.

L'on ne s'isole pas à vingt ans, quand les fleurs
Aux rayons printaniers avivent leurs couleurs,
Exhalant des parfums qui grisent les pensées...

Quand les nids désertés se peuplent de nouveau,
Quand jusqu'au mort blotti dans le froid du caveau
Tressaille au souvenir des tendresses passées...

Lorsque le vent léger, subtil entremetteur,
Porte des champs aux bois les poussières fécondes,
Répandant le pollen imprégné de senteur
Sur les vierges pistils entr'ouverts près des ondes...

Lorsqu'il n'est pauvre ou riche, hôtel d'agioteur,
Gîte de mendiant, fiers palais, trous immondes,
Qui n'aient entre leurs murs reçu pour visiteur
Celui qui jette au cou des gars les filles blondes,

Comment devrais-je, moi, jeune autant que pas un,
Me désoler toujours en regrettant l'œil brun
De celle qui trompa mon cœur naïf et tendre?...

Non, je veux l'oublier... C'est la folle saison :
Au premier pas lutin marchant vers ma prison
J'ouvre... L'amour phénix renaîtra de la cendre.

Même date.

LARVES

La nuit de juin montre ses orbes
Piqués dans le ciel de velours;
Au loin palpitent les téorbes
Comme les ailes des amours...

Décembre effeuille les ramures;
Le soir, les squelettes des bois,
Au lieu de nids aux douces voix,
Abritent de vagues lémures...

Comme les lilas en été,
Mon âme avait longtemps porté
Des floraisons épanouies...

Mais la bise a tout dévasté.
Le fantôme seul est resté
De mes amours évanouies.

Décembre 1878.



SONNETS RÉALISTES

EFFET DE SOLEIL

Il pleut depuis trois jours. Pataugeant dans la rue,
Des passants et des chars se presse la cohue;
Des ordures sans nom recouvrent le trottoir,
Comme un ferment sorti d'un immonde pressoir...

Il semble que, rendant la liqueur qu'elle a bue,
La ville ait des sursauts d'une ivresse bourrue.
Les murs suintent le deuil. Au foyer vient s'asseoir
Le spleen durant le jour, le cauchemar le soir.

Mais quoi ! Dans le gris morne il cesse de pleuvoir ;
Le ciel, oppressé d'ombre, à la fin se secoue,
Et le soleil, crotté, se peigne et fait la roue...

La fange resplendit comme un diamant noir :
Ces perles aux pourceaux, ces rayons dans la boue,
C'est un baiser d'amour sur une infâme joue.

Avril 1879.

KERMESSE

Sur les quatre tréteaux la tonne est élevée :
Trône de Gambrinus, ventre gris et pansu,
Sous ce poids écrasant s'abaisse la travée.
On dirait un magot solennel et fessu.

C'est kermesse aujourd'hui : Maritorne est lavée,
Jean-Jean s'est fait la barbe; un artiste bossu
Recommence vingt fois — monotone corvée —
Un galop que Musard n'aurait jamais conçu.

Cependant tout bondit. La lourde cabriole,
Les entrechats boiteux, étouffent la viole ;
Les couples vont pâmés, tournent en se pinçant...

Mais devant le tonneau le buveur s'affriole,
Béat, lippu, le nez atteint de variole.
Il boit : l'ivresse monte, et la raison descend.

CHATEAU-LAFFITTE

Le moment solennel approche : les convives,
Raides dans l'habit noir et le carcan faux-col,
Ont l'œil glauque, le teint plaqué de taches vives,
Sont lassés de saisir un jeu de mots au vol.

Ils sont presque repus. Les longues incisives
Ont déjà fait honneur au menu sur bristol.
Mais faut-il avoir faim pour attaquer des grives
Qu'arrose un vin jetant des feux de girasol ?

L'amphitryon sourit et son front s'illumine
D'orgueil en remplissant les verres mousseline,
Lentement, sans secousse, en parfait échanson.

Et chacun de vanter la liqueur purpurine.
« Peuh ! glousse un pique-assiette huileux, jaune de mine,
Ce Laffitte a l'aigreur de la contrefaçon ! »

SONNETS HIPPIQUES.



Imp A. Salmon





SONNETS HIPPIQUES

AU PAS

Va, ma belle Gipsy, mais calme ton ardeur.
C'est l'heure où ma déesse au boulevard promène,
Entre les marronniers taillés par l'émondeur,
Sa langueur de Créole et son dédain de reine.

Au tournant du chemin si l'indiscret rôdeur
Ne veut savoir pourquoi je raccourcis la rêne...
Arrêtons-nous afin de respirer l'odeur
Qu'elle dégage ainsi qu'un bouquet de verveine.

Mais ne te cabre pas, tu l'effaroucherais.
J'aurais perdu mon temps. Mes regards de ses traits,
Leur unique aliment, n'auraient pu se repaître...

Je veux lui dire un mot. Au pas! C'est le moment.
Modère ton allure, ô ma brune jument...
Elle passe... Elle a feint de ne pas me connaître.

AU TROT

Gipsy, le jour, la nuit, partout...
Par vaux, par monts, en mars, en août,
Tu vas, sitôt que je t'excite,
D'un trot d'enfer, d'un trot de Scythe.

Le vent nous fouette et ton sang bout ;
Et le site succède au site.
D'ardeur tu n'es jamais à bout,
Jamais ton pied lutin n'hésite.

Alors, ô mon gentil cheval,
Règne sur mon cœur sans rival,
Chasse au loin l'énervante extase...

Foin des vers et foin des amours !
Il vaut mieux dans les grands bois sourds
Amuser Gip qu'user Pégase.

AU GALOP

Monte en selle, et partons. Mais... bien loin,
Qu'un galop continu nous transporte
Dans les champs embaumés par le foin
Et les pins à l'odeur âcre et forte.

Ne retiens pas la bride à ton poing...
Le vent frais du matin nous escorte,
A travers le simoun le Bédouin
N'a jamais chevauché de la sorte...

Tout là bas les taillis sont épais.
Le soir même ils paraissent suspects,
Mais le jour l'amour seul y braconne...

Sans piqueur, sans un cor qui détonne,
Sans témoin qui pourrait l'accuser,
Il prendra sur ta lèvre un baiser!

SCÈNES

ET

POÈMES DRAMATIQUES



POUR FOLLETTE

A mon ami Jean Blockx.

Je voudrais, ce soir plutôt que demain,
Rencontrer Follette au bord du chemin,
Follette aux grands yeux de biche effarée,
Les cheveux au vent, la robe en lambeaux
Montrant ses genoux, les pieds sans sabots :
Belle d'autant plus qu'elle est moins parée...

Tu m'écouterais ce soir : tu le dois.
Comme toi je suis un enfant des bois.
Dormant sur la mousse et les feuilles mortes,
Je suis fort et doux... Pourquoi donc, là bas,
A mon seul aspect pressaient-ils le pas,
Cachant leurs enfants et fermant leurs portes?

Pierre le Cossu, fermier du Plassis,
N'a point eu pitié des membres transis
De la vagabonde, aux yeux noirs de flamme.
« Tu voudrais du pain, un gîte, un foyer...
Tu les peux gagner, mais il faut payer...
Comme doit le faire une belle femme... »

Elle a regardé sans franchir le seuil,
Belle de fierté, d'honneur et de deuil;
Elle a regardé de ses yeux limpides
Le gros tentateur lubrique, insolent...
Elle n'a rien dit; puis de son pas lent
Elle a regagné les genêts humides.

Alors Pierre a dit: « A moi, mes limiers!
Quoi! je suis le coq des maîtres fermiers,
Et cette maraude aux yeux de sorcière
Dédaigne le bien que je lui voulais!
A moi, mes limiers! à moi, mes valets!
Ramenez-la-moi; fouillez la bruyère! »
J'avais entendu. Le cœur me battit.
Pierre était puissant et je suis petit.
Mais j'aime Follette, au doux regard triste.
« Pierre, arrête-toi, rappelle ton chien!

— A qui parle-t-il ainsi, ce vaurien,
Gibier de malheur encombrant la piste? »

Et déjà Mouraud me sautait au corps...
J'invoquai Follette, et, sans grands efforts,
D'un coup de couteau j'ai tué la bête...
Puis au tour du maître... Il vécut ce soir;
Sur la neige blanche il fait un pli noir,
Et le sang caillé lui sort de la tête....

C'est pourquoi, ce soir plutôt que demain,
Je voudrais te voir au bord du chemin,
Follette, ma sœur, au regard céleste.
Je t'aimais déjà... Te faire l'aveu
De ce pur amour, c'est mon dernier vœu
Avant l'échafaud, l'espoir qui me reste.

Wilrijk, septembre 1878.

LA CHANSON DE L'HOMME FORT

I

Mon homme est fort.
Dans tout le port
On sait les fardeaux qu'il soulève ;
Il a le cœur au bon endroit,
Il marche vite et marche droit...
Son sang monte comme la sève...
Je suis heureuse de mon sort,
Mon homme est fort.

Mon homme est fort.
Le froid du Nord,
Le soleil pas plus que la grêle
N'usera son cuir de Flamand ;
C'est en vain qu'en leur tournoiement

La neige et le vent pêle-mêle
Le cernent. Intact il en sort,
Mon homme est fort.

Mon homme est fort.
Il n'est, à bord
Des navires transatlantiques,
De poids qu'il ne puisse porter.
Il a trente ans. Sans le flatter,
Ses yeux bruns sont plus sympathiques
Que ceux d'un signor où d'un lord.
Mon homme est fort.

Mon homme est fort.
Un doux transport
M'agite dès que dans la rue
J'entends son pas, et qu'il revient;
A peine si mon cœur contient
L'ivresse qu'y produit sa vue...
De m'embrasser il ne démord,
Mon homme fort.

Mon homme est fort.
Lorsqu'il s'endort

Une heure dans l'après-dînée,
Je le contemple avec amour :
Ses traits ont le noble contour
Du temple d'une âme bien née...
Il peut dormir sans un remord,
Mon homme fort !

Mon homme est fort.
Son bras se tord,
Musculeux, sous la grosse charge.
Son front resplendit glorieux.
Comme un souffle puissant des cieux
Soulève sa poitrine large.
Des jarrets cambrés, quel support
Pour l'homme fort !

Mon homme est fort.
Je n'ai pas tort
De l'aimer dans sa blouse sale:
La poussière de son travail
Vaut mieux que satin et qu'émail.
J'aime le parfum qu'elle exhale.
Cette sueur est de bon port
Chez l'homme fort.

Mon homme est fort.
Pourtant il sort
Avec sa femme le dimanche.
Il a dépouillé son sarrau ;
Sur son puissant cou de taureau
S'échancre la chemise blanche.
Il est fringant comme un ressort,
Mon homme fort.

Mon homme est fort !
Toujours d'accord
Nous demeurons. Bientôt j'espère
Que nous aurons un gros garçon.
L'enfant n'apprendra de leçon
Que dans les actes de son père.
Plus tard il sera le renfort
De l'homme fort.

II

Il était fort...
Pourquoi le port
Est-il si morne aujourd'hui, femme ?

Les calfats et les portefaix
Ont des airs tristes et défaits;
L'Escaut, en agitant sa lame,
Rend sur la plage un vague accord :
— Mon homme est mort.

Il était fort.
Le vent du Nord
Ne traversait pas sa cuirasse.
Il avait à peine trente ans,
Nous nous aimions comme au printemps...
Laissez encor que je l'embrasse,
Car c'est pour longtemps qu'il s'endort,
Mon homme fort.

Il était fort ;
Mais hier, à bord
D'un bateau venu d'Amérique,
Il déchargeait alerte et franc...
« Chaque ballot me vaut un franc,
Disait-il, pour ma douce Ulrique.
Autant de plus au coffre-fort
De l'homme fort. »

Il était fort.
Un bruit discord,
Le bruit d'un monceau qui s'écroule,
Long, sourd, étouffé... puis un cri...
On accourt, tremblant, ahuri;
On porte quelqu'un dans la foule,
Lâchement écrasé : la mort
A pris en traître l'homme fort.

Novembre 1878.

JOHNNY

Un jour allait, trottant dans la brume et la boue,
Bousculé par la foule, effleuré par la roue
Des chariots et des cabs, à l'heure où la Cité
Gronde comme un volcan en pleine activité, —
Un enfant de dix ans dont le charmant visage
A l'album de Prudhon aurait joint une page ;
Dont les haillons troués, mieux que des oripeaux,
Par leur pli fantaisiste auraient tenté Carpeaux.
Ce n'était qu'un gamin, un voyou, un *rough* même
Pour nous, les raffinés ; une énigme, un problème,
Un de ces moineaux francs, êtres sans feu ni lieu,
Glanant la miette avare à la table de Dieu.
Il avait de grands yeux expressifs, d'un brun sombre,

D'où le regard jaillit comme un éclair de l'ombre ;
La lèvre aux plis rieurs et le nez effronté,
L'air nerveux de l'enfant qui pousse en liberté.
Le hâle dans son cou mettait des reflets d'ambre.
Les vents et les frimas, les neiges de décembre,
Ces nuits où le corbeau grelotte en croassant,
N'avaient point moissonné ce pauvre être innocent.
Et les propos fangeux des adeptes du crime
— La misère a là-bas le mal pour synonyme,
Le refuge est souvent le seuil de la prison —
L'endormaient sans ternir son cœur à leur poison.

Il vous aurait semblé que cet enfant de Londre,
Sur qui l'horreur du nord chaque hiver venait fondre,
Ce paria dormant sous les arches des ponts
Et n'ayant pour planchers, pour murs et pour plafonds
Que les pavés gluants, la dalle humide et grise,
Un banc que balayait le flot de la Tamise,
Venait, comme Mignon, de ces bords plus cléments,
Du pays de l'azur, des fleurs et des amants,
Où les riches s'en vont avec les hirondelles
(Que n'ai-je l'or comme eux ou les ailes comme elles !),
Tant ses cheveux crépus étaient noirs et soyeux,
Tant son timbre de voix était mélodieux.

Donc il marchait gaîment, se glissait dans la foule,
Suivait le tourbillon, roulait avec la houle,
Ouvrait à chaque pas ses grands yeux étonnés,
Riait de tel passant possesseur d'un gros nez,
D'un cocher maladroit dont le cheval s'emballe,
D'un monsieur rouge et gros, d'une miss sèche et pâle.
Le gamin est flâneur.
Il se mêle aux badauds.

Pour un chien qu'on écrase, il grimpe sur le dos
Du premier portefaix n'ayant point de main libre.
Celui-ci fait en vain des efforts d'équilibre,
Sous le poids qui s'ajoute à celui qu'il portait.
Il vocifère, il jure... Et le gamin se tait.
Il voulait voir, il voit. Il domine la scène.
C'est en vain comme un fou que l'homme se démène,
Saint Christophe aurait eu plus facile, je crois,
De se débarrasser du Christ et de sa croix.

Le chien est mort. Voilà que le groupe s'éloigne.

Mais qu'est-ce? Tout à coup l'enfant sent une poigne
Qui le prend au collet.
Attiré par les cris

Du portefaix geignant, un constable a surpris
Le gamin curieux sur son observatoire.
Demmit! le polisson! — La main velue et noire
Rejette lourdement l'enfant sur le pavé.

Pour les badauds encore un lièvre de levé!

En un clin d'œil aussi se presse la cohue
Des carrefours voisins, instinctive accourue.
Détaillants, ouvriers, colporteurs et bourgeois,
Ménagères, portiers, débouchent à la fois,
S'arrêtent sans rien voir, mais restent tout de même,
Écarquillant les yeux, bouche béante. Extrême
Jouissance pour eux d'être au drame présents :
Il paraît qu'on arrête un voleur de dix ans.

Mais, pressé d'en finir, l'homme de la police,
De l'air d'un loup-cervier qui rendrait la justice,
Secoua le petit en lui criant : « Ton nom? »
Et tous les assistants de répéter : « Ton nom?
— John! répondit l'enfant, Johnny! » fit-il entendre
D'une voix suppliante. Il ne pouvait comprendre
Ce que cet homme noir et correct lui voulait.
Pour la première fois Londres lui parut laid.

Dans l'air qui l'entourait il flairait la menace.
L'instinct lui révélait que cette populace
Ne demandait pas mieux que de le voir souffrir.
Les poings leur démangeant de frapper, de meurtrir,
Des gaillards vigoureux, gens de la pire espèce,
Se bousculaient poussant des « Hélas ! » et des « Qu'est-ce ? »
Prenaient l'air indigné d'honnêtes citoyens
Tenant en leur pouvoir le dernier des vauriens.
En lâches, en sournois, ils pinçaient le pauvre être,
Lui tiraient les cheveux, prétendaient le connaître,
L'accusaient de forfaits qu'eux seuls auraient commis.
En un instant l'enfant avait mille ennemis
S'acharnant après lui, agressifs ou farouches.
Pas un mot de pitié ne sortait de leurs bouches.
Les femmes soupiraient, mais auraient regretté
De voir le prisonnier remis en liberté.

Lorsque sous l'échafaud le spectateur avide
Guette le couperet, le cœur lui bat. Livide,
Il veut fermer les yeux. Mais il était trop tard :
Il a pu, malgré lui, repaître son regard
De ce tronc pantelant, de cette tête folle
Faisant des bonds affreux lorsque l'âme s'envole ;
Il a pu voir le sang par gerbes projeté

Sur la place en sifflant. Et cette volupté
Que les Romains goûtaient en exposant aux bêtes
Des Chrétiens résignés ou de braves athlètes,
Volupté d'Espagnol devant le torero
Retombant éventré, volupté de bourreau,
Sans oser l'avouer nous la goûtons encore :
Hypocrite, on jouit de ce que l'on déplore !

Et Johnny, secoué, frappé, se tait toujours,
Pauvre oiseau qu'ont saisi les serres des vautours !
« Ta mère? a dit l'agent de sa voix rauque. — Et vite,
Car je m'empresserai de lui rendre visite. —
Que fait-elle, ta mère? Un excellent métier,
Qui consiste sans doute à prendre sans payer? »

Johnny lève les yeux, car, au delà des nues,
Bien au-dessus des toits et des murailles nues,
Des étages géants par les hommes construits,
Des entrepôts, des docks, Babels d'ombre et de bruits;
Plus haut que ce ciel gris où montent les fumées
Des forges qu'on dirait par l'enfer allumées,
Une ange tout en blanc, que l'éther pur soutient,
Devrait se trouver là pour dire : « Mère vient ! »

« Est-ce Whitechapel ou quelque autre repaire
D'où j'irai dénicher un jour ton gueux de père ? »
Poursuivait l'orateur.
Quel homme ! Quel humour !
Les femmes lui lançaient une œillade d'amour,
Les hommes trépignaient en se poussant du coude
Et riaient aux éclats.
« Holà, morveux ! Il boude ! »
Grognaient-ils, et leurs mains sur le dos du petit
Applaudissaient l'agent qui montrait tant d'esprit.
« Fort bien ! fait l'homme noir d'un ton plein d'importance,
Johnny, nous te donnons un gîte et la pitance.
Tu me suivras. Un cab ! »
Un cocher d'accourir.
Et tous de s'écarter.
Johnny, tu peux mourir
Maintenant, car adieu la liberté folâtre.
Notre société, cette avare marâtre,
Te punit d'être né, de courir, de chanter.
Tu ne demandais rien : elle va t'adopter
A sa façon, savoir en te mettant à l'ombre.
Tu prenais trop de place à l'air.
Le pauvre encombre.



LE GARDE FORESTIER

Imité du flamand de *V. de la Montagne*

Le matin vient de poindre à l'orient vermeil.
Chaque brin de gazon étincelle au soleil;
Les arbres étagés, épais, jetés sans nombre,
Avec les feux du ciel enchevêtrent leur ombre.
Sur les talus, dans les fossés,
Tiges droites, corps élancés,
Les fleurs délicates se lèvent,
S'étirent, se parfument, rêvent,
Se penchent, et, d'un air mutin,
Disent bonjour au gai matin.
Et le bouvreuil, dressant au bord du nid la tête,
Bat de l'aile et bredouille un compliment de fête.

LE GARDE FORESTIER



H Houben Imp. A. Salmon.

Et l'homme?

Il dort.

Pourtant voici quelque rêveur,
Un artiste sans doute, aujourd'hui plein d'ardeur,
Qui veut, au saut du lit, surprendre la nature
Levant d'un pied rosé la sombre couverture.

Non. C'est un paysan, grand et bien découplé,
Les traits rudes, mais beaux, l'œil noir, le teint hâlé,
Faisant paraître brun l'incarnat de sa joue.
Il doit venir de loin, à ne voir que la boue
Que ses guêtres de cuir portent jusqu'aux jarrets
Et prise en traversant les bois et les guérets.
Sa blouse de drap vert en route s'est mouillée
Aux brumes tamisant leurs pleurs sur la feuillée.

Dans les sentiers ombreux il s'enfonce à pas lents.
Son fusil trahirait des instincts violents;
Mais il a l'air si bon qu'entre ses mains cette arme
A l'écureuil craintif donne à peine l'alarme.
Il revient, ce passant, d'une ronde de nuit,
Des carrefours lointains et des halliers sans bruit
Voués aux braconniers, dont la balle menace
Autant que les chevreuils le cœur du garde-chasse.

Il est de ces derniers. Cependant, sans trembler,
Comme la nuit de veille est lente à s'écouler,
De préférence il bat les gorges les moins sûres,
Où pour l'affût nocturne ont poussé les ramures,
Entre dans les fourrés, les buissons mal famés,
Qu'évitent des chasseurs en nombre et bien armés.
Il n'a, lui, qu'un fusil de système incommode;
Mais son courage aussi vaut une arme à la mode.

Ainsi le surprend l'aube. Ainsi, depuis vingt ans,
Passent les nuits d'automne et les nuits de printemps.
Il songe à peine au ciel quand celui-ci s'azure,
Au nid qui se réveille, au frelon qui susurre,
Aux parfums, aux rayons,
Aux fleurs, aux papillons.
Il retourne, absorbé. C'est qu'au fond de son être
Repose un doux penser, facile à reconnaître
A ce regard humide, ineffable et joyeux,
Effluve de bonheur illuminant les yeux.

Car, là-bas, où l'on voit au-dessus du feuillage
Monter en flocons bleus comme un léger nuage,
Est le toit, le foyer, l'asile qu'il chérit,
Enguirlandé de pampre auquel l'été sourit.

4.

Au dedans, c'est l'amour qui règne pour la vie,
Loin des yeux indiscrets, à l'abri de l'envie.

Là travaille, se cache, est vaillante, en chantant,
Une blonde compagne, une ange qui l'attend;
Là, dans le frais berceau, sommeille un bébé rose,
Et là, dans un fauteuil, vieille, mais non morose,
Est l'aïeule, ta mère, homme trois fois heureux
Même de ces dangers que tu braves pour eux!
Une allouette monte en trillant dans la nue,
Les moineaux sur le toit annoncent sa venue,
Son chien jappe à la porte et gratte afin d'entrer.
Et lui presse le pas.
Il ouvre. Il peut serrer
Sur sa mâle poitrine un enfant, une femme,
Une mère! — L'Eden est chez lui, dans son âme.

17 décembre 1878.

LA VENGEANCE DE PHANOR

A M. Eugène van Bemmel.

Il est vieux, presque aveugle, et chauve et tout obèse;
Il se traîne en hurlant, se cache sous la chaise;
Mange et dort, et, le soir, quand son maître revient,
S'il n'est point caressé, timidement se plaint.
De moins en moins pourtant la main chère le flatte,
Car Phanor ne sait plus même donner la patte,
Faire le mort, japper pour un fin rogaton :
Il est paralysé. C'est un chien de carton
Dont il vaudrait bien mieux au plus tôt se défaire.

Chaque jour, gravement, la famille en confère.
La femme fait chorus avec l'homme. Et pourtant
Elle a l'air sympathique, elle aime son enfant,
Elle donne l'aumône au pauvre, et prie et jeûne.
Son regard est limpide. Elle est blonde, encor jeune.

Quand son journal contient quelque banal récit
D'un crime ou d'un malheur complaisamment décrit,
Avec de gros soupirs elle plaint ce bas monde,
Et, sensible, de pleurs sa prunelle s'inonde.

Mais le chien... Ce serait pour tous un débarras,
Pour lui-même d'abord, si quelqu'un dans les bras
Le portait jusqu'à l'eau de la rivière proche...
On aurait une corde, un caillou dans la poche.

Elle s'arrête court. Elle n'ose achever,
Son époux ayant fait mine de se lever.
« Cela ne presse pas... On peut encore attendre, »
Veut-elle insinuer de sa voix calme et tendre.

Mais leur blondin mignon s'en mêle. « Dis, maman,
C'est demain jour de fête, et le premier de l'an.
Je voudrais bien avoir un chien qui saute et joue... »
Puis, d'un air enjôleur, recourant à sa moue :
« Petit papa, Phanor est toujours ennuyeux.
Est-ce longtemps, dis-moi, que les chiens restent vieux ? »
De leur bébé chéri la naïve boutade
Décide les parents, et dans leur embrassade
Le petit sent déjà qu'il aura ce qu'il veut.

« Tiens, tu sors? dit la femme au mari. Mais il pleut.
— Pour un moment... Phanor, ici... Viens avec maître.
—Tu l'emmènes, vraiment?... Pour en finir peut-être?»

L'homme ne répond pas.
Or la bête s'étend,
Bâille, fait un effort et s'approche en boitant;
Montrant son bon vouloir, elle agite la queue.
Elle ferait encore, s'il le faut, une lieue,
Quitte à crever en route.
Il fut un temps, Phanor,
Où tu n'avais besoin, pour prendre ton essor,
Que de voir détacher du mur la gibecière
Et passer le fusil de chasse en bandouillère.
Le flair subtil, l'œil clair, infatigable, ardent,
A la voix du chasseur, docile cependant,
Étouffant sur un mot ta fanfare fébrile,
Te mettant en arrêt, à coup sûr, immobile,
Dominant ton instinct, muet, la patte en l'air,
Après le coup de feu seulement, bon *setter*,
Tu partais dans les joncs, à travers les broussailles,
Rapportant les perdreaux, les lapins ou les cailles,
Cela sans hésiter, tête haute, joyeux
D'être pour cet ingrat un aide précieux.

Oh! tu travaillas ferme. Il n'eut pas à se plaindre.
Si quelqu'un méritait de doucement s'éteindre
Près de lui, sous ses yeux, dans un coin du foyer,
C'était toi, son ami...
Mais il va te noyer.

Tu ne soupçonnes rien.
Il fait froid, morne et sombre;
La bruine glacée épaissit encor l'ombre;
Le passant se fait rare au dehors. Où va-t-il,
Ton maître, par ce temps de brume et de grésil?

Que t'importe, Phanor? Il a dit : « Viens ». Tu trottes
Cahin-caha, poussif, te collant à ses bottes;
Et lui, de temps en temps, te talonne en jurant.

Ils longent la rivière au rapide courant.
Le vent creuse dans l'eau des rides convulsives,
Qu'une pâle lueur, tremblotant sur les rives,
Montre comme des plis dans un ruban moiré.
La digue monotone et dominant le pré
Étend des deux côtés ses talus parallèles,
Où des aunes poussahs et des peupliers grêles
Alternent par moments avec de noirs poteaux

Ressemblant au gibet, mais portant des fanaux,
En guise de pendus, au crochet de leur chaîne.

Le jour, cette campagne est peut-être sereine.
Par une nuit d'été, quand les astres épars
Mêlent leur pur argent au blanc des nénuphars,
Quand, charriant de l'azur et non pas un flot d'encre,
La rivière permet parfois de jeter l'ancre
Au batelier rêvant sur le pont goudronné,
Peut-être aussi Phanor s'était-il promené
De ce côté, trouvant divine l'existence.
Mais maintenant bien longue apparaît la distance,
Bien froid le vent d'hiver, bien sinistre la nuit,
Bien renfrogné surtout le promeneur qu'il suit.

Enfin l'homme s'arrête un instant sur la berge.
Est-ce ici? Non. D'abord, prends du cœur à l'auberge!
On veille encor là-bas; entre les volets clos
Filtre une lueur rouge, et quelques matelots,
Au dedans attablés, fêtent la Saint-Sylvestre.
Ce soir on ne suit pas les ordres du bourgmestre.
Nargue de la retraite et trêve au couvre-feu!
Minuit n'arrête pas la boisson et le jeu.

L'homme de ce côté se dirige. Une goutte
De liqueur le rendra moins sensible sans doute.
Il frappe ; on ouvre, il entre, et d'un grognon bonsoir
Le tenancier l'accueille. Il s'arrête au comptoir.
Phanor le suit toujours. Quoique aveugle, la bête
D'instinct lève vers lui sa pauvre vieille tête.
Et l'homme, d'un seul trait avalant la liqueur,
A vu ce mouvement et se dit que le cœur
Pour certes trahira sa volonté cruelle
S'il ne prend de genièvre une dose nouvelle.

Il fait remplir son verre, et cela quatre fois.
Et si le verre encore vacille entre ses doigts,
Ce n'est plus la pitié qui rend sa main tremblante :
Car, Phanor ayant pris une pose indolente,
C'est d'un ton rauque et dur qu'on l'arrache aux copeaux
Sur lesquels il pensait se livrer au repos.
L'animal obéit.
« Allons, pousse ta quille !
S'écrie en le voyant un mousse joyeux drille.
Hé l'ami ! Ce toutou ne te suivra plus loin !
— Que t'importe, petit? Ce soir point n'est besoin
Qu'il fasse un long chemin, car le grand port est proche »,
Répond l'homme en tirant la corde de sa poche.

« Un mot. Veux-tu, l'ami? fait le mousse. On comprend,
Il est entre chrétiens services qu'on se rend.
Tiens... Verse-moi la goutte et je fais ta besogne.
Aux poissons de ton chien j'offrirai la charogne...
— Merci. Je saurai bien la leur donner tout seul.
Bonsoir à tous. »
Il sort. Et l'humide linceul
Est à ses pieds à peine il a fermé la porte.
Le moment est venu. La corde est assez forte;
Un nœud pour l'animal... un nœud pour le caillou...
Et maintenant, Phanor, qu'on l'attache à ton cou.
Le chien semble comprendre. Avec crainte il approche,
Mais obéit pourtant. Et l'unique reproche
Qu'il fasse à son bourreau, le pauvre brave chien,
C'est, en hurlant un peu, de lui lécher la main.

Mais l'homme à ce contact vaguement se dégrise.
Il ne faut pas tarder. « Phanor, plus de bêtise!
La corde tient... Un... deux... trois... Adieu, compagnon. »

Et, dans le gouffre noir, le corps fait le plongeon
Avec un sourd fracas.
C'est fait.
Cependant, comme,

Sombre et presque honteux, déjà s'éloignait l'homme,
Une ombre reparut soudain à fleur de l'eau.
C'était Phanor nageant, délivré du fardeau,
Faisant tous ses efforts pour gagner le rivage.

Et la lune un moment, en sortant d'un nuage,
Montra ce pauvre mufle implorant le secours,
Lamentable, étouffé, mais, fidèle toujours,
Nageant vers l'endroit même où l'attendait son maître,
Ne voulant croire encore aux desseins de ce traître.

C'en était trop pour l'homme. Il se voyait berné
Par l'être inoffensif qu'il avait condamné.
Il fut pris tout à coup d'une rage de brute.
« Ah! tu crois échapper! Attends une minute!
Dit-il entre ses dents. Il me reste un moyen
De me débarrasser de cet horrible chien! »

Il saisit une pierre. Au-dessus de sa tête
Il la brandit, guettant le moment où la bête
Toucherait terre... afin de l'assommer du coup.

Et Phanor s'approchait lentement, presque à bout
De forces, battant l'eau de ses pattes raidies,

Mais n'ayant point sondé toutes nos perfidies,
Sans doute il n'aurait pu faire encore une fois
Le trajet jusqu'au bord.
Son maître, de la voix
L'appelait ; attendant qu'il fût à sa portée.
Enfin... il arriva... Mais la pierre jetée
Manqua le but, tandis que l'homme, le bourreau,
Entraîné par l'élan, glissait, tombait à l'eau.

Alors il arriva ce qu'on ne pourrait croire,
Si dans le cabaret le mousse en train de boire
En entendant des cris n'avait couru dehors.
C'est lui qui raconta les généreux efforts
Que le malheureux chien, à cette heure suprême,
Plus qu'épuisé déjà par le péril lui-même,
A faits pour retirer l'homme du sein des flots.
(Et ce jeune marin, c'est avec des sanglots
Qu'il nous a relaté cette épique aventure,
Où le chien mieux que nous honore la nature.)
Phanor, l'ayant traîné, froid et sans mouvement,
Mais vivant, jusqu'au bord, se coucha doucement
Près de lui, le flairant, lui léchant le visage.
Et, lorsqu'on emporta l'homme au prochain village,
Afin de le vêtir, de le réconforter,

Phanor, agonisant, Phanor put lui jeter
Un cri tendre et plaintif comme un pardon encore.
« Puis, ajoutait le mousse, on vit son œil se clore.
Il était fatigué : son rôle avait fini
Par un dernier bienfait pour qui l'avait honni. »

J'ignore si la mort de cet ami sublime,
Si le fait d'un bourreau sauvé par sa victime
Aura fait réfléchir ces honnêtes ingrats,
Pour qui chiens et chevaux vieux sont un embarras;
Si le sort de ces bons serviteurs s'améliore :
Quant à moi, l'amitié d'un animal m'honore.
Il fut amer, mais vrai, ce philosophe ancien
Qui disait : « Le meilleur de l'homme, c'est le chien. »

Barbizon (forêt de Fontainebleau), juillet 1879.



UNE VIERGE FOLLE

POÈME



UNE VIERGE FOLLE



H. Boutet   Imp. A. Salmon

UNE [illegible]

[illegible]





UNE VIERGE FOLLE

A mon ami Frank V. St...

I

CONSEIL A JEANNE

Jeanne, le monde est faux et d'embûches semé.
Tes seize ans, ta candeur, pourraient être sa proie :
Laisse aux tentations ton cœur toujours fermé.

Les abîmes sont grands où la vertu se noie.
Garde pour Dieu l'amour dans ta virginité.
Il a fait ton repos, qu'il fasse encor ta joie !

La religion seule est la félicité.
Enfant, l'on consacrait ta blancheur à Marie.
Ce que tu perds ici là-bas sera compté.

Il n'est pas défendu que l'homme se marie ;
Mais Jésus voit d'un œil plus doux et plus clément
La femme dont la fleur ne fut jamais flétrie.

Renonce au mariage. Ici, fais le serment
De n'épouser que Christ. Ta beauté, ta jeunesse,
Fais-en le sacrifice à ton divin amant

Pour qu'après le tombeau cette beauté renaisse.

II

SURPRISE D'ANDRÉ

Jeanne, la brune enfant, perle des Trois-Hameaux,
En sortant du saint lieu méditait sur ces mots,
Prononcés par un prêtre en cheveux blanc, un juste,
A qui Dieu confia sa mission auguste.

C'était au mois de mai.
Les jeunes floraisons
Éclataient à l'envi. La plaine des gazons
Revêtait ce vert tendre aux reflets de topaze
Sur lequel les regards arrêtent leur extase.
Les merles noirs sifflaient. Le rossignol frileux
Avait plané longtemps sur l'Océan houleux
Avant de regagner, à travers la tempête,
Le peuplier portant le doux nid à son faîte.

La nature sortait de son profond sommeil,
Fraîche, pudique et blonde, à l'appel du soleil.
Les rayons printaniers dispersaient les nuées;
Les fleuves libéraient leurs ondes obstruées;
Les frimas, les glaciers, tombaient du haut des monts
En ruisseaux cristallins, en torrents rodomonts.
Un vent tiède attaquait jusqu'au dernier vestige
De l'hiver, ce tyran sénile et sans prestige.
Les forêts et les champs, les jardins, les vergers,
Embaumaient l'air subtil de leurs parfums légers,
Et les pommiers, fournis de sève exubérante,
Jonchaient l'herbe à leurs pieds d'une neige odorante.

C'était au mois de mai.
Les aromes, les bruits,
Les églogues des jours, les idylles des nuits,
Les vapeurs qui sortaient des terres échauffées,
Les soupirs de la feuille et les voix étouffées
De la branche qui pousse et du bourgeon qui naît,
Rumeurs sans nom pourtant et que chacun connaît;
Cette exhalaison forte ou molle qu'ont les plantes,
Ces désirs généreux et ces roulades lentes,
Ces déclarations des oiseaux aux oiseaux,
Ces nids à chaque pas dans l'herbe, aux bord des eaux;

Cette ivresse dans l'air qui dans le sang pénètre,
Ces effluves faisant de vous un nouvel être,
Cet espoir inconnu ressemblant au chagrin
(Car il vous fait pleurer), et ce pouvoir sans frein,
Nerveux, âcre, emporté, dont vous êtes la proie,
Qui n'est pas la douleur et qui n'est pas la joie,
Ces spasmes irritants...
Dites, au mois de mai
Vous les avez connus si vous avez aimé.

Jeanne apparaît pourtant sous l'ogive du temple,
Évitant le regard d'André qui la contemple,
D'André, son compagnon d'enfance, un beau garçon,
Semeur intelligent qui fait bien la moisson.
Il faut le voir marchant près de son attelage
De bœufs roux au front blanc, les plus forts du village,
Comme il est, lui, parmi les jeunes villageois,
Le mieux musclé, celui qui soulève les poids
Les plus lourds et met fin aux rixes des dimanches
Rien qu'à faire semblant de retrousser ses manches.
Il a vingt ans. Sa peau rose a ce blond duvet
Dont sur les espaliers au mois d'août se revêt
La pêche murissante à la chair savoureuse.
La nature pour lui se montre généreuse.

Ses yeux doux et brillants sont de cet azur clair
Que l'on voit au sommet des Alpes, dans l'éther.
Sur sa bouche, exprimant la bonté dans la force,
D'un sourire loyal s'ajoute encor l'amorce.

Mais Jeanne ne voit pas et ne songe aujourd'hui
Aux rêves d'avenir, qu'il a caressés, lui,
Et, tandis qu'il est là sous le porche à l'attendre,
Le cœur brûlant d'espoir, muet, timide et tendre,
Qu'il la couve des yeux, la casquette à la main,
N'osant même approcher et barrer son chemin,
L'aimant avec ce feu, cette ardeur, cette angoisse,
Cette virginité que nul calcul ne froisse,
Avec l'intensité d'un pur, d'un grand amour,
Le seul et le premier...
Sans lui dire bonjour,
Sans le voir, la dévote indifférente passe,
Les mains jointes, les yeux baissés, le front de glace,
Et descend lentement les marches du saint lieu,
Et songe à ce qu'a dit le ministre de Dieu.

Il veut la suivre... « Un mot... Jeanne! ma fiancée;
Dis, c'est moi, ton André. »
Elle est déjà passée.

III

LE CANTIQUE ET LA CHANSON

(Intérieur de l'église au mois de mai. — Chœur de jeunes filles devant l'autel de Marie, orné de fleurs et de feuillage.)

LE CHŒUR.

Nous avons vu le ciel s'ouvrir,
Et s'élever dans une gloire
La femme qui ne peut mourir.

Sur leurs psaltérions d'ivoire
Les anges la chantaient en chœur.
Satan fermait la porte noire.

De l'enfer elle était vainqueur.

Jésus descendait de son trône
Pour la recevoir sur son cœur.

Et l'hymne triomphale acclamait la madone.

JEANNE.

Ayez pitié de moi, souveraine et patronne.

J'ignore ce que je ressens.
Mon cœur gonfle et ma tête souffre,
Du feu circule dans mes sens.

De bleuâtres flammes de soufre
Dansent toujours devant mes yeux
Comme un follet devant le gouffre.

Ce chant pur et mélodieux
Semble aussi faux à mon oreille
Qu'un blasphème qui monte aux cieux.

La nuit, dans des transports étranges, je m'éveille...

LE CHŒUR.

A la droite du Créateur
La divine Mère est assise,
La Mère du divin Pasteur.

Elle protège son Église,
Et reçut pour l'éternité
La clef de la Terre promise.

O vase de félicité,
Lis chaste et rose immaculée,
Accepte notre pureté,

Étoile du pécheur, clarté jamais voilée!

JEANNE.

Pitié... Moi seule ici, je reste désolée!

Je t'offris mon âme et mon corps.
O Jésus, je suis ta servante.
Protège-moi lorsque je dors.

Une ombre triste et séduisante
Hante ma chambrette la nuit,
Devant ma couche se présente...

Elle m'effraye et me séduit.
C'est un esprit du mal peut-être!
A ton nom, Seigneur, elle fuit...

Et, la dernière fois, j'ai cru la reconnaître.

LE CHŒUR.

Que ne puis-je voler vers toi,
Jusqu'aux demeures éternelles!
Sur la terre, dure est la loi.

En attendant que tu l'appelles,
Parfois mon âme atteint les cieux,
Car les prières sont des ailes.

Un jour, dans un essor joyeux,
Montant pour ne plus redescendre,
Je verrai ton front glorieux.

C'est que mon corps sera retourné dans la cendre...

JEANNE.

En ce moment j'entends sa voix plaintive et tendre...

C'était mon compagnon de jeux.
Nous nous cachions sous la coudraie
Ou sous les grands chênes ombreux,

Admirant l'aile diaprée
Des oiseaux ou des papillons,
Écoutant l'abeille et l'effraie.

Sa main dans ma main nous allions,
Son souffle dans ma chevelure,
Et les vêtements en haillons...

Son coude perçait la doublure :
Ainsi, par le soleil mordus,
Les fruits d'or crèvent leur pelure.

Que de fois nous étions perdus !...
Mais il trouvait toujours sa route
A travers les buissons tordus...

Je l'aimais... Il m'aimait sans doute.
Il était brave, il était fort.
Il était beau... mon cœur ajoute...

Il ne me donnait jamais tort.
J'étais sa petite brunette.
Il me disait : « Gare, ça mord !

Prends garde à ces ronces, Jeannette ! »
Il se serait fait un malheur
Pour un nid de bergeronnette,

Pour un caillou, pour une fleur,
Dont j'aurais dit avoir envie,
Cela gaiement... Quelle chaleur
Il mettait à m'offrir sa vie !

LE CHŒUR.

Il n'est qu'un seul amour : c'est l'amour de Jésus...

JEANNE.

Mes sœurs, venez à moi ! Je ne me soutiens plus !

IV

L'EXORCISME

Je ne vous dirai pas s'il souffrait de sa perte,
Le pauvre André ! Jadis joyeux, loquace, alerte,
Il errait maintenant tout le jour, chaque nuit,
Ainsi qu'un vagabond au dénuement réduit.

Il avait essayé, mais tentative vaine,
D'émouvoir de nouveau le cœur de l'inhumaine.
Aux larmes, aux accents d'un amour éprouvé,
Jeanne, le front baissé, l'œil à peine levé,
Ne répondait qu'un mot: «Dieu!» Puis, montrant la nue,
Semblait d'un pur esprit attendre la venue
Pour s'envoler auprès de l'époux de ses vœux.

Lorsqu'elle fuyait, lui s'arrachait les cheveux.

Comme pour ajouter encore à sa torture,
Jeanne, la brune enfant, la belle créature
Qu'admiraient, que citaient tous les gars de l'endroit,
Que les filles, par contre, enviaient à bon droit,
Se parait chaque jour de nouveaux avantages.
Ses grands yeux noirs avaient des chatoiements sauvages,
Son teint se satinait et devenait plus pur.
Le marbre de Paros a des lignes d'azur
Qui traversent parfois sa blancheur renommée:
Ainsi ce front divin, ce profil de camée
Qu'on aurait dit sculpté par un maître immortel
Et pour lequel les Grecs auraient dressé l'autel,
Mêlait à sa pâleur de déesse et de reine
Sous la peau les contours azurés de la veine.

Ses longs cheveux flottaient plus touffus que jamais,
Mettant un cadre noir au galbe de ses traits,
Et les sourcils épais paraissaient d'un bleu sombre
Sous ce front lumineux où se jouait leur ombre.

La bouche, une grenade entr'ouverte au soleil,
Avait cet éclat vif d'un sang jeune et vermeil;
Elle avançait un peu. La lèvre, bien fournie
De chair humide et fraîche, aurait à l'insomnie

Condamné des amants moins dévoués qu'André,
Ayant le cœur moins plein de cet être adoré.

Joignez à ce portrait l'air de mélancolie,
Le sourire fatal, l'étrange anomalie
D'un regard plein de feu, d'éclairs, de passion,
Et d'un front désolant de résignation.
Et telle, un soir de juin, évoquant sa pensée,
André la rencontra seule sur la chaussée.

Elle voulait le fuir, mais il était trop tard :
André tenait son bras, fébrile, l'œil hagard.

« Non, tu m'écouteras, disait-il. Dieu t'envoie
Cette nuit sur ma route. A la douleur en proie,
Je ne lui demandais, par dernière pitié,
Que de te revoir, toi, qui m'as répudié.
Hélas! tu ne sais pas à quel sort me condamne
Ton implacable oubli, ma belle et froide Jeanne;
Tu ne sais ce que souffre un cœur comme le mien...
Lorsqu'il perd ton amour... ton amour, son soutien!
O Jeanne, c'est un rêve, et trop longtemps il dure.
Il est temps d'abréger cette affreuse torture.
Tu n'a pas oublié le passé pour jamais,
Jeanne..., les jours de notre enfance, où tu m'aimais...

Tu sais. Quand nous allions secouer des noisettes,
Tu me faisais alors de gentilles risettes,
Ta main ne tremblait pas au toucher de ma main...
Tu ne m'évitais pas, alors, sur le chemin...

Dis. Les larges torrents que je passais sans crainte :
Je pouvais te porter dans mes bras... Ton étreinte
Me faisait tant de bien !... J'entrais pieds nus dans l'eau.
Et tes cheveux frôlaient les branches du bouleau.
Autour de nous grondait l'onde et volait l'écume.
Tu tremblais... Je riais... Tu n'étais qu'une plume
Pour moi... Je t'enlevais sans le plus faible effort,
Et c'était à regret que je touchais le bord
Et que je déposais cette charge mignonne.
Oh ! je trouvais alors l'existence si bonne !

Dis. Te rappelles-tu les charrettes de foin
Où nous étions juchés quand nous venions de loin,
Et dont les conducteurs nous prenaient au passage.
Tu dormais bien souvent dans mes bras, ton visage
Penché sur mon épaule. Et je ne bougeais pas.
Je craignais que les bœufs ne fissent un faux pas...
Tu dormais comme un ange... Et souvent sur ta bouche
Je prenais un baiser... « Dors ! Ce n'est qu'une mouche »,

Disais-je quand tes yeux s'ouvraient tout étonnés.
A nous aimer toujours nous étions destinés! »

André pleurait, riait, sanglotait par saccades;
Elle se débattait, fuyant ses embrassades.

La route côtoyait les bois ombreux, touffus,
Dont il lui rappelait les tableaux disparus.
Ces bois, témoins discrets de leurs amours premières,
Ces taillis rapprochés, ces profondes clairières,
Ces sentiers sinueux, ces sombres carrefours,
Disaient éloquemment l'idylle des vieux jours!...

Il est de ces effets qui commandent à l'âme;
La brise qui gémit, au loin le cerf qui brame,
Le velours bleu du ciel piqué de diamant,
Ces arbres endormis s'inclinant doucement
Et murmurant parfois comme un homme qui rêve;
Cette heure de repos, de pardon ou de trêve,
Triomphèrent de Jeanne, et, des pleurs ayant lui
Dans ses yeux, elle vint s'asseoir auprès de lui,
Sur le tronc d'un ormeau brisé par la tempête.

André ne parlait plus.
Elle appuya la tête

A son épaule, ainsi qu'aux heures du passé ;
Et lui la contemplait. Et le sein, oppressé
Par le bonheur, gonflait comme une outre trop pleine.

Il la retrouvait donc, sa Jeanne. Son haleine
Caressait ce front pur. Leurs cœurs, à l'unisson,
Allaient chanter d'amour l'éternelle chanson !

Et des lèvres d'André Jeanne approchait sa bouche.
Ce fut un long baiser.
Comme un oiseau farouche,
Elle se blottissait. Il crut devenir fou
En sentant ses deux bras suspendus à son cou.
Surtout qu'après le mal venait cette caresse !
Il était son amant, elle était sa maîtresse...
Il avait oublié tout ce qui le peina
Lorsque sur sa poitrine elle s'abandonna.
. . . .
. . . .

Pauvre André !
Dans la nuit, au-dessus du feuillage
Retentit tout-à-coup la cloche du village.
Cette fois l'Angélus résonnait comme un glas.

Jeanne fit un grand cri.
« Non, ne me touche pas!
Dit-elle, en s'échappant de ses bras, effarée.
O Madone! prenez pitié d'une égarée... »

Il l'approchait: « Ma Jeanne!...
— Assez! démon, vas-t'en!
Tu ne peux rien sur moi. Je t'abhorre, Satan!

— Jeanne, reviens à toi! Peux-tu bien me maudire?
Quel fantôme as-tu vu?
— C'est le Ciel qui m'inspire! »

Elle éclata d'un rire insensé, donnant froid.
André s'était signé.
Jeanne marcha tout droit
Sur son amant.
Alors, aux clartés sidérales,
Témoins mystérieux des actions fatales,
Il vit qu'elle tenait un poignard à la main,
Que l'éclat de ses yeux n'avait plus rien d'humain;
Une pâleur de mort recouvrait son visage,
Ses cheveux dénoués flottaient sur son corsage.

Avec sa robe blanche et son geste égaré,
Elle parut, aux yeux émerveillés d'André,
Comme une vision des sphères éternelles,
Le reproche éloquent de ses amours charnelles.

Tandis qu'elle avançait il tombait à genoux...
Lui, souriait d'un air aussi tendre, aussi doux,
Aussi contrit que l'air de Jeanne était étrange.

Démon aux yeux de Jeanne, il croyait voir un ange.
Il l'aimait dans l'extase.

Elle leva sur lui
Le couteau dont la lame une seconde a lui,
Pour transpercer d'un coup profond la gorge nue
Que lui tendait André, sans broncher à sa vue.

« Jeanne! » a-t-il murmuré pour la dernière fois.
Puis, il est retombé.

Les fougères sous bois,
La mousse de velours du sang d'André tachée,
Forment un lit moelleux où Jeanne s'est couchée.

Car, le meurtre accompli, de son faible cerveau

L'âme a rompu l'obstacle, et, sous un jour nouveau,
A la suite d'André, vite, s'est envolée !

De Jeanne ayez pitié, Madone immaculée !

2 septembre 1878.



RAYMONNE

POÈME



RAYMONNE

A mon ami Louis K...

I

L'IDYLLE

Dans la manse du serf que l'aube pâle argente
Ils sont deux : elle et lui. La saison diligente,
Avril, le doux printemps, a réveillé l'amour.
Huguet, l'obscur manant, se penche sur Raymonne.
Le gars robuste, épris de la fille mignonne,
Lui parle en attendant qu'elle chante à son tour.

Les merles font chorus au dehors. L'air pénètre
En brise de senteurs par l'unique fenêtre.
Les ombres de la nuit s'effacent dans le ciel,

Les bois et les coteaux sont couverts de rosée,
Le papillon volage et l'abeille empressée
Visitent l'aubépine et dérobent son miel.

Raymonne est une enfant par le cœur et la taille;
Pour la grâce il n'est pas de fille qui la vaille.
Châtelaine jamais n'eut rayons si divins
Dans les yeux, sur la bouche un si charmant sourire.
Lorsqu'on la voit passer, on ne peut que redire :
« Cette ange n'était pas faite pour nos chemins. »

Huguet n'a que vingt ans. Sa carrure d'athlète
Le dispute en puissance aux lignes de sa tête,
Ses membres vigoureux cadrent avec ses traits;
Dans ses yeux bruns la force à la bonté se mêle;
Il a des cheveux noirs dont l'épaisseur rappelle
Les lianes ceignant les chênes des forêts.

« Sais-tu, disait le gars, qu'auprès de toi ma vie
Est un hallier obscur que perce une éclaircie!
Je serais sans espoir si je ne t'avais pas...
Mes chemins rocailleux, de fleurs qui les émaille,
Raymonne? et, dans les champs ingrats où je travaille,
Quel charme a décuplé la force de mes bras?

« Parfois, au fond du bois, armé de la cognée,
Je reste un jour entier. Je te sais éloignée
Par le corps, mais mon âme est toujours près de toi.
Qu'importent la distance et la fatigue et l'heure,
Si la meilleure part de mon être demeure
Ici, dans cette manse, où tu reçus ma foi ! »

Ainsi, murmure-t-il d'une voix douce et tendre,
Contre laquelle un cœur ne pourrait se défendre :
C'est un soupir mêlé de désir et d'espoir...
Raymonne a tressailli. Sur Huguet elle lève
Des yeux bleus qu'on ne voit si limpides qu'en rêve,
Et dit : « Tu ne sais pas comme j'attends le soir.

Tu ne sais pas comment, anxieuse, j'écoute
Ton pas que je connais résonner sur la route...
Comment, lorsqu'il s'éloigne au matin, je me sens
Perdre de ma gaîté, comme si la distance
Qui se met entre nous minait mon existence,
Jetait un voile noir et lourd sur tous mes sens.

« Mais au retour, aussi, comme mon cœur s'éveille !
Comme, lorsque ta voix caresse mon oreille,
Tout renaît à mes yeux ! Si je n'ose parler

Souvent, c'est que je n'ai d'assez tendre parole
Pour dire mon bonheur... Est-ce que je suis folle?
Mais mon amour en mots ne saurait s'exhaler... »

Comme si cet aveu brûlant l'eût alarmée,
Elle cacha son front, la chaste bien-aimée,
Dans le sein de l'amant, enivré de bonheur.
Puis en des pleurs soudain la pudeur féminine
Révéla son échec. Confusion divine
Sans laquelle l'amour aurait moins de valeur!

Huguet sent contre lui frémir cette poitrine,
Ce visage adoré qui sur le sien s'incline :
« Oh! tu m'aimes! dit-il. Pourquoi le regretter,
Cet aveu qui m'emplit d'un transport ineffable
Et qui me donne, à moi, le serf, le misérable,
Le trésor qu'un baron ne peut que convoiter?

« Tu m'aimes! A présent qu'importent la corvée
A l'aide de sueur et de sang achevée,
Les dîmes et les coups, le servage écrasant,
Si je t'ai, blanche fleur que nul mal n'a souillée;
Si ta paupière d'ange, en ce moment mouillée,
L'est pour moi! Sois béni, Dieu, maître bienfaisant! »

Il couvrit de baisers ce front pur et candide.
Elle n'osait sur lui lever son œil timide,
Ne pouvait lui parler tant son cœur battait fort;
Mais ils planaient aux cieux dans une extase égale
Que ne défloraient point la volupté brutale.
Peut-être espéraient-ils en ce moment la mort!

II

PARENTHÈSE

Mourir, pour les amants, serait la délivrance.
Ils sont de cette caste esclave dès l'enfance :
Serfs taillables, voués à la glèbe, manants
Assimilés aux chiens, êtres qu'on a faits chose,
Dont le seigneur suivant son caprice dispose :
Battus s'ils sont soumis, pendus s'ils sont gênants.

Sur leur berceau l'on pleure, et l'on rit sur leur tombe.
Les parents sont heureux lorsque l'enfant succombe.
Horreur ! la mère a peur de la maternité :
Elle sait que le fruit porté dans ses entrailles
Est condamné d'avance. Affreuses relevailles !
Pourquoi donner la vie à ce déshérité ?

Est-ce pour les livrer aux sombres aventures
Que notre terre enfante autant de créatures ?
S'il faut tant de trépas, pourquoi ce sein fécond ?
Pourquoi ce chaud soleil, pourquoi tout faire éclore ?
A quoi bon les agneaux, si le loup les dévore ?
Pourquoi la mort, si Dieu les a faits ce qu'ils sont ?

Arrête au moins la vie, arrête la semence :
Ce serait, ô mon Dieu, faire acte de clémence
Que d'oublier la terre et de ne plus créer !
Arrête les transports d'une ardente jeunesse,
Si tu sais que des pleurs naîtront de la caresse ;
Que notre volupté, l'enfant doit la payer !

Et cependant l'amour traversa tous les âges.
Cruel, il présidait aux sombres mariages.
Peuple, c'est le seul Dieu que toujours tu prias,
Et tu reconnaissais sa volonté fatale ;
Paria, tu savais ta couche conjugale
Le berceau d'où sortaient de nouveaux parias.

Et l'amour restera le Dieu de la nature.
Qu'importe le destin qui nous livre en pâture,
Les fauves aux lacets, les vilains au seigneur !

On trouvera toujours des nids et des chaumières;
Qu'importent les berceaux plus tristes que des bières!
Qu'importe le tyran! qu'importe l'oiseleur!

Qu'importent les faucheurs aux moissons florissantes,
La serpette au raisin, aux têtes innocentes
Le glaive, à l'œuf éclos les blêmes dénicheurs!
En mars, lorsque le suc de la terre s'élève,
L'arbre refoule-t-il la généreuse sève?
Chaque été les rosiers n'ont-ils point d'autres fleurs?

III

RETOUR A L'IDYLLE

« Vois, Raymonne, déjà le grand jour nous sépare,
L'alouette est aux cieux : le bonheur est avare,
Ses moments sont comptés. Je reviendrai ce soir.
Peut-être apporterai-je alors quelque nouvelle.
Espère ! En attendant, au travail qui m'appelle
Je cours... Vite un baiser... Un second... Au revoir... »

Au revoir ! Ces deux mots sont faciles à dire.
Mais comment s'arracher à ce tendre sourire,
Comment fuir ce regard doux et fascinateur,
Comment se dégager de l'amoureuse étreinte ?
Enfin l'effort triomphe : un regret, une plainte
Puis Huguet s'est enfui vers le champ du labeur.

IV

LE DRAME

Le castel de Gisors est perché sur la roche.
De l'aire du vautour plus facile est l'approche
Que de ce noir donjon flanqué de quatre tours.
Altier et menaçant, il domine la plaine;
Contre ses murs géants l'attaque serait vaine,
Car la flèche ne peut l'atteindre en son parcours.

Il n'a point de fossés et point de palissades.
Un jour, Gui de Taret, fait baron aux croisades,
A qui Louis le Gros avait donné Gisors,

En voyant cette roche abrupte et formidable,
Dit : « Je mettrai là-haut ma couchette et ma table.
Quand mon nid sera fait, qu'on me jette dehors! »

Et de l'épais granit il entama la couche,
Il creusa des degrés dans la pierre farouche,
Il gravit le sommet que nul n'avait foulé,
Et, travaillant toujours sans s'arrêter une heure,
Il bâtit en trois ans cette sombre demeure,
Comme un autre rocher sur le premier roulé.

Est-ce le descendant du bâtisseur superbe,
Ce pâle damoiseau, svelte, élégant, imberbe?
On dirait une femme à voir son teint nacré,
Ses lèvres s'entr'ouvrant pour montrer des dents blanches,
Le ceinturon étroit qui lui serre les hanches
Et ce stylet mignon, jouet d'un désœuvré.

Étrange est le regard de sa verte prunelle,
Éclair livide; on sent qu'une fierté cruelle
Étouffa la candeur dans cet adolescent.
Sous les yeux alanguis courent des cercles bistres;
De l'aigle il a le rostre et les instincts sinistres.
Le vice a défloré le moule séduisant.

Les cheveux parfumés tombent en boucles blondes
Ayant le chatoiement du soleil sur les ondes.
Au poing droit, sur un gant à Venise brodé,
Où le tissu soyeux finement se marie
Aux filigranes d'or groupés en armoirie,
Il porte son faucon par le doge cédé.

« Toujours mélancolique, Amaury, mon beau sire? »
Dit une voix timide, et sur son front de cire
Il sent d'un long baiser l'enivrante moiteur.
Il a levé les yeux : c'est Diane, sa femme,
Qui l'aime et qui voudrait rasséréner son âme,
Supporter avec lui des maux la pesanteur.

Mais ses maux ne sont pas de ceux que l'on partage;
Les êtres innocents ont ce désavantage,
Qui nuit au pur effet de leur heureux pouvoir,
D'ignorer les soucis que l'ambition crée,
Ce qu'une âme devient aux passions livrée,
Ce que dans un cerveau l'on peut broyer de noir.

C'était un idéal lumineux que Diane,
Cœur d'ange dans un corps vaporeux, diaphane,
Dont rien de malfaisant ne pouvait s'exhaler;

Pur esprit, égaré par hasard sur la terre,
Que devait suffoquer ce milieu délétère,
Que le Ciel, sa patrie, aurait dû rappeler.

Autant il était dur, autant elle était douce :
Lui, le despote noir, le bandit qui détrousse ;
Elle, un consolateur soulageant tous les maux.
Les terreurs qu'Amaury répandait à la ronde,
Elle leur opposait, la châtelaine blonde,
L'amour reconnaissant de ses pauvres hameaux.

Quand elle conduisait sa blanche haquenée,
Faisant dans la campagne une longue tournée,
Ici donnant l'aumône, et là séchant des pleurs,
Embrassant les enfants, aux captifs faisant grâce,
On se disait « Voilà Bonne Dame qui passe »,
Et sous ses pas chacun venait jeter des fleurs.

Deux ans Gisors l'avait aimée à la folie.
Il fut le troubadour qui languit et supplie,
Le galant chevalier des tournois provençaux,
Plein d'honneur, de vaillance et d'égards pour sa dame.
Aussi, lorsqu'il l'obtint de son père, un vidame,
Il promit de longs jours de paix à ses vassaux.

Mais Amaury ne put dominer sa nature,
Aimer uniquement la douce créature
Pour laquelle il avait combattu tant de fois,
Qu'il avait su gagner à force de prouesses,
A qui pour un regard, une de ses caresses,
Il aurait tout cédé, limiers et palefrois.

Le castel se rouvrit aux bruyantes débauches,
Qui sont au sentiment ce que sont les ébauches
Au chef-d'œuvre achevé, lumineux et serein...
Il ne visita plus la chambre nuptiale,
Et Diane subit sa froideur glaciale
Et dut d'un cœur aimant refouler le trop plein.

« Ah! c'est vous, répond-il en se levant à peine.
Gardez votre repos et laissez-moi ma peine.
Il se peut que j'étais plus souriant jadis,
Cela dépend de ceux qui partagent ma vie.
Ne vous occupez pas de moi, je vous en prie;
Contre de vains discours mes chagrins sont raidis.

— Puis-je vous présenter au moins une requête? »
Risqua-t-elle humblement. Il inclina la tête.
« Vous consentez... Marcel, un de vos paysans,

A fiancé sa fille, une blonde mignonne,
A son fils adoptif, Huguet de Carcassonne,
Orphelin recueilli sous son toit à trois ans.

« Ces enfants, élevés ensemble dans sa manse,
Ont appris à s'aimer par douce accoutumance;
Ils attendent de vous que vous scelliez leurs liens.
Messire, leur souhait, votre femme l'appuie;
Permettez que pour eux Diane vous ennuie...
Oh! cédez, Amaury, c'est une œuvre de bien!

— Raymonne, disiez-vous, est charmante et jolie.
En épousant un rustre elle se mésallie.
Il faut qu'à son hymen le seigneur fixe un prix...
Voici... Vous lui direz que, lorsqu'on est gentille,
On doit, ou bien rester éternellement fille,
Ou me céder, à moi, le pas sur les maris...

— Arrêtez-vous, Gisors... Dans le fond de votre âme
Vous conservez toujours pour votre pauvre femme
Un reste du respect qu'un jour vous lui portiez.
Vous n'êtes point mauvais... Cessez de le paraître...
Si vous ne m'aimez plus, votre cœur est le maître :
L'honneur est maître aussi, pourtant vous m'insultiez! »

Mais il n'écoutait plus; il sortit de la salle.
La chasse l'attendait, la chasse triomphale!
Les jappements des chiens, mêlés au bruit du cor,
Annoncèrent bientôt la présence du maître,
Et Diane suivit longtemps de sa fenêtre
Gisors qui la fuyait, mais qu'elle aimait encor.

V

AUTRE PARENTHÈSE

O femmes, on a beau vous prendre pour symbole
Du plaisir insconstant, du sentiment frivole :
Au moins, quand vous aimez, vous aimez mieux que nous,
Et vous savez souffrir sans murmures, sans plaintes,
Et vous nous pardonnez, doux êtres, femmes saintes,
Les plus lâches rigueurs, les accès les plus fous.

A l'amant vous cachez les tortures qu'il cause :
Vous savez qu'il a peur d'un visage morose,
Que les airs de martyrs sont les plus ennuyeux.
Il faut, pour nous gagner, prendre soin de vos charmes :
Les hommes, ces vainqueurs, comprennent mal les larmes;
Puis les pleurs sont amers et gâteraient vos yeux.

Êtres faibles, dit-on; moi je dis femmes fortes.
Mieux que nous vous portez vos illusions mortes.
Quand nous souffrons à deux, c'est vous qui consolez,
Et dans nos désespoirs, nos révoltes, nos haines,
Épouses, mères, sœurs, à vous le plus de peines,
Mais le plus de courage. — En tout vous nous valez !

V

LA COMÉDIE

L'aube vint quand Gisors quittait son lit de fièvres,
A peine réveillé, la sécheresse aux lèvres,
Le regard morne, atone, et le teint tout marbré
Des taches que l'excès met aux peaux les plus roses,
Le cœur plein de dégoût, de révoltes moroses,
Les cheveux en désordre et l'esprit égaré.

Il ouvrit la fenêtre afin que l'air vivace
Circulât dans son sang brûlé d'un feu tenace,
Pour que dans ses cheveux hérissés et tordus
Il sentît la fraîcheur humide de la brise,
Que les parfums montant de la plaine encor grise
Pussent rendre leurs nerfs à ses membres rompus.

Il s'accouda, pensif, tandis que sa mémoire
Fredonnait implacable une chanson à boire;
Et le bruit d'un festin, les chocs, les cliquetis,
La table renversée et l'ivresse brutale,
Les hoquets des buveurs, lugubres comme un râle,
La salle des Gisors transformée en taudis,

Toute la veille enfin revint dans sa pensée :
Les cris, la bacchanale énervante, insensée,
Les convives gloutons et lascifs confondus
Avec les brocs d'argent et les hanaps ventrus,
Les serviteurs courant affairés sous les porches,
Dans l'embrasement rouge et sinistre des torches
Terni par les vapeurs fades des corps repus.

Il ne savait plus bien comment finit la fête.
Il se souvint pourtant de lourdeurs dans la tête,
De bras qui l'enlevaient et de propos narquois
Qui le félicitaient de cette chance extrême
Qu'il avait de pouvoir goûter, en un soir même,
Après vins généreux, lèvres d'un frais minois.

Entre temps le soleil se levait sur la terre,
Dans les arbres les bruits que chaque nuit fait taire

Se réveillaient plus gais, plus joyeux et plus fous.
Le ciel avait ces tons d'ébauche purs et doux
Qui ne sont point l'azur et ne sont point le rose,
Mais planent entre deux, comme, avant d'être éclose,
La fleur n'a point de forme et n'a point de couleur,
Mais est ce tendre objet, bouton, chose éphémère,
Qu'on aime d'autant plus qu'elle est plus passagère,
Car la fragilité lui donne sa valeur !
Puis, les nids s'animaient : c'était une harmonie
De becs à peine ouverts et d'ailes qu'on déplie.

Il sortait du sol gris on ne sait quelle paix
Capable d'émouvoir les cœurs les plus épais.
Des effluves d'amour, d'innocence touchante,
Circulaient dans l'air vif. Ce qui palpite ou chante,
Les trilles des moineaux, les cloches du sonneur,
Révélait un désir d'universel bonheur.

Que la verdure était resplendissante et fraîche !
Sur les murs de Gisors, forteresse revêche,
Ce gai matin avait glissé l'estompe d'or.
Dans les fossés profonds, où coule une onde noire,
L'enchanteur avait mis comme un ruban de moire
Si brillant qu'il tentait l'oiseau dans son essor.

Les coteaux, entourés de vapeurs floconneuses,
Marquaient leurs renflements sur les plaines poudreuses,
Et le vent du matin chassait vers l'orient
Les ouates qu'il cueillait à la toison de brume
Des forêts ou du chaume où le foyer s'allume,
Pour en former ensuite un nuage fuyant.

Les laboureurs passaient : les faibles, les robustes,
Les jeunes gens dispos et les vieillards augustes,
L'un à ses souvenirs et l'autre plein de vœux,
Ils allaient vers les champs escortant les grands bœufs.

Amaury les voyait marcher d'un pas alerte,
Comme si d'un instant ils redoutaient la perte,
Fredonnant le refrain d'une vieille chanson,
Les bras ballants tenant l'aiguillon ou la gaule.
Amaury se disait qu'une bonne parole
Eût souvent de ces gens éclairci l'horizon.

Mais qu'avait-il été pour ces hommes fidèles?
Un fléau destructeur, plus dur que vents et grêles.
Quand sa chasse lancée en un train furieux,
Sa meute, ses piqueurs, ses compagnons barbares,
Excités aux accords de sauvages fanfares,

Foulaient les moissons d'or, arrêtait-il les yeux
Sur le serf larmoyant qui l'implorait pour elles?
Non, les ceps mûrissants, les récoltes nouvelles
Ne le regardaient guère; il eût voulu se voir
Détourner le galop de son palefroi noir
Pour épargner un champ! « Allons, cède la place,
Maraud, ou sur ton corps avec mes chiens je passe! »

Il songeait, il songeait, le seigneur de Gisors,
Et son front se courbait sous de nouveaux remords.

« Moi seul je te dépare ici, belle nature,
Disait-il, moi, nuisible et lâche créature! »

Tout à coup il songea qu'une femme dormait
Dans son lit, arrachée à l'homme qu'elle aimait :
Il avait le soir même, ignoble d'atonie,
Abruti par le vin, prolongé l'agonie
De cette pauvre enfant.
Dans les jungles parfois,
Lorsqu'il s'est abattu sur sa proie éventrée,
Déjà repu, gorgé du sang de la curée,
En entendant passer la gazelle aux abois,
Le tigre se redresse, il bondit, il se rue :

Alors, n'ayant plus faim, c'est par plaisir qu'il tue.
Ainsi faisait Gisors : sans amour, sans désir,
Dans le rapt d'une vierge il cherchait le plaisir.
Il ne vit même pas cette tête éplorée,
Plus belle que jamais. Dès le matin parée
Pour s'unir à l'époux que choisissait son cœur,
On l'avait à la nuit, à l'heure du voleur,
Lâchement enlevée à sa pauvre chaumière.

Il lui semblait de loin entendre sa prière ;
Puis il voyait aussi le malheureux Huguet
Bâillonné, maintenu, tandis qu'il divaguait,
Fou de douleur, râlant à fendre sa poitrine,
Appelant sur Gisors la vengeance divine,
Criant grâce ou pleurant comme un enfant soumis,
Voulant baiser les pieds de ses vils ennemis !
Gisors court vers le lit. Un soupir de Raymonne
L'appelle. Le soleil dans la chambre rayonne
Et met de chauds reflets aux rideaux de damas.
Gisors tombe à genoux. Il ne regarde pas
Le visage charmant qui vers lui se relève,
L'ineffable sourire éthéré comme un rêve
Flottant sur cette bouche, et ces yeux humectés
Ayant le pur éclat des célestes bontés.

Puis il sent une main qui sur son front se pose,
Main blanche et caressante. Et de pleurs il l'arrose.
La petite main tremble, et ses doigts fins et doux
Indiquent la pitié plutôt que le courroux.
Mais il ne comprend pas. « O pauvre enfant, pardonne...
Pardonne à ton bourreau, pardonne, ma mignonne, »
Fait-il en sanglotant. Mais qu'est-ce? Cette fois
Il sent un long baiser qui le trouble, et la voix
De quelqu'un qu'il aimait, voix douce et bien connue,
Lui dit : « Es-tu content que je sois revenue,
Et veux-tu que je reste, ou faut-il éveiller
Raymonette, qui doit encore sommeiller
Dans son lit nuptial, près d'Huguet, son beau pâtre? »

Elle dit tout cela d'un petit air folâtre,
Comme quelqu'un qui rit d'un bon tour bien joué;
Et Gisors le brutal, Amaury le roué,
Suffoquant d'un bonheur qui touche à la démence,
Se trouvant délivré du remords, poids immense,
Ne peut que répéter : « Ma Diane, aimons-nous,
Ou plutôt laisse-moi t'adorer à genoux! »

VII

CONCLUSION DE L'IDYLLE

« O brises de juillet, foins coupés dans les plaines,
Acres senteurs des bois, enivrantes haleines,
Frissons mystérieux, feuilles qui palpitez,
Murmures étouffés comme un soupir de femme,
Je crois que cette nuit la nature se pâme
Dans un immense amour sous les cieux argentés.

« Je crois que cette nuit chacun vit, chacun aime.
O lune! est-ce un baiser qui rougit ton front blême?...
Regarde nous alors et veille sur nos pas!
Nous sommes deux amants, deux époux! Si l'aurore
Fut charmante, la nuit est plus touchante encore...
Raymonne, ne crains pas de peser à mon bras.

« Venez, mes beaux enfants, nous a dit la nature.
Fuyez les murs croulants de votre manse obscure;
Je vous offre mes bois, leurs parfums, leur fraîcheur.
Demandez aux oiseaux qui nichent dans la mousse
S'il est pour les amants une couche plus douce,
S'il est pour l'abandon un asile meilleur!

« Je suis dans ma saison de tendresses prodigues.
L'insecte avec les fleurs entretient mille intrigues;
Le morose grillon chantonne plus joyeux.
J'écarte de l'azur et brouillards et nuées,
Je ne laisse monter que ces chaudes buées,
Si douces qu'on dirait des souffles d'amoureux.

— Sais-tu bien, mon ami, que cette nuit tu parles
Comme chante Idalleux, le beau ménestrel d'Arles.
Où découvres-tu donc ces propos séducteurs?
— Raymonne, ce secret, quelle femme l'ignore?
C'est sur la lèvre en feu de l'être qu'on adore
Que nous nous inspirons, amoureux et chanteurs! »

Ainsi murmure Huguet, sa compagne l'écoute.
Ils font de grands détours en évitant la route,
Ils hantent les taillis et les buissons épais,

Effleurés en marchant par l'aile des phalènes,
Donnant par des baisers à leurs âmes trop pleines
Le seul soulagement qui ne lasse jamais.

Poète, arrête-toi, car un lecteur rigide
Refuse d'épier la course de sylphide
Que firent nos époux au fond des grands bois sourds.
Mais pourtant, n'en déplaise à son œil terne et louche,
Je lui dirai qu'ayant enfin choisi leur couche,
Longtemps ils ont bravé les pavots les plus lourds
Dont Morphée essaya pour chasser les amours;
Et l'aube les trouva la bouche sur la bouche,
Endormis, il est vrai, mais s'embrassant toujours!



LA GUIGNE

POÈME





LA GUIGNE

*A mon ami Edgar de V****

I

PASTEL

Elle avait dix-sept ans. On la nommait la Guigne
Pour son teint rose et blanc, de marbre et de corail.
C'était une fillette irritante et maligne,
Dont le rire perlait entre les dents d'émail.
Bouquetière, l'été, d'un gothique portail
Son corps de zingara coupait la froide ligne.

Sur vous elle jetait son œil humide et brun,
Tout chargé de langueur et pétillant de vice;
Mais, dans les carrefours, les don Juan, les Lauzun,

LA GUIGNE



H. Houben — Imp. A. Salmon

Avaient beau relever leurs madrigaux d'épice,
La coquette, — il lui faut rendre cette justice, —
Les encourageait tous, n'en agréait aucun.

C'était presque un garçon par la taille élancée,
Mais de ses membres ronds nerveuse était la chair. —
Cette maigreur vaut mieux que la graisse tassée.
Demandez aux païens, car ce n'est pas d'hier
Qu'en modelant Vénus le sculpteur a vu clair...
Sa déesse au corps svelte inspire ma pensée.

Pulpe verte d'un fruit que l'on cueille avant l'août,
Avant que le soleil ait doré la pelure;
Rebelle sous la dent, d'abord étrange au goût,
Mais dont l'âpre saveur excite la morsure,
Donne plus de plaisir qu'une chair flasque et mûre :
Tels sont les fruits d'amour que je cueille surtout.

Telle devait-elle être et plus complète encore,
Cette étrange beauté dont je vous dis le nom :
La Guigne. J'en conviens, un nom fort peu sonore;
Peut-être aimeriez-vous mieux celui de Lénore.
Tant pis. Quant à changer, je vous dis cent fois non.
Je ne monterai pas même jusqu'à Toinon.

A d'autres l'idéal. C'est un vivant modèle
Dont je vous dépeindrai jusqu'au moindre défaut.
Il importe avant tout que je reste fidèle
Au type rencontré dont je suis le héraut.
Après cela, lecteurs, prenez pour ce qu'il vaut
Ce poème où longtemps je ne parle que d'elle.

Ainsi, pour commencer, dans sa bouche d'enfant,
— Bouton de rose rouge humide de rosée, —
Grouillaient parfois des mots que la pudeur défend,
— Bave d'un noir crapaud sur cette fleur posée, —
Et parfois un juron cynique et triomphant
Sortait de son gosier en bruyante fusée.

Oui, Madame, la Guigne à ses heures sacrait
D'une petite voix de rossignol flûtée,
Et comme un chien hargneux se mettait en arrêt,
Et des taches de feu marbraient sa peau lactée,
Ou souvent sans colère, en riant, brune athée,
Au blasphème stupide elle ajoutait un trait.

Ses refrains favoris manquaient de poésie,
Bravant la chasteté comme le vieux latin.
J'ignore si des vers la rime était choisie;

Qu'ils avaient la couleur, le piment, c'est certain :
Car l'auteur de ces chants s'inspirait le matin
Dans l'alcool... Les dieux ont gardé l'ambroisie.

Ensuite elle n'avait, pour se vêtir l'hiver,
Qu'un méchant mantelet criant à la détresse.
Ses épaules jamais de pelisses de vair
Ne sentaient comme vous la féline caresse,
O mondaine ! ou le poil d'une peau de tigresse
Tapissant le traîneau qui vous porte dans l'air.

Son jupon court était presque aussi lamentable,
Taillé dans un rideau de calicot troué;
Pour châle elle reçut un vieux tapis de table
Sous lequel un matou se serait enroué.
Rouge, taché de vin et d'ongles tatoué,
Il fallait n'avoir rien pour le trouver mettable.

Elle avait un museau mutin et chiffonné,
Le front bas, les sourcils épais, les lèvres fraîches,
Dans les yeux, je l'ai dit, un regard de Phryné,
Le nez mignon ; et noirs, sous le peigne revêches,
Ses cheveux retombaient, l'aveuglaient de leurs mèches,
Lui donnaient d'un gamin l'air émerillonné.

Je sais de ces démóns qu'il faut d'amour extrême
Aimer en ignorant d'où leur vient ce pouvoir.
Etres laids et charmants, sphinx, dangereux problème,
Pour en être idolâtre il suffit de les voir.
Ils déroutent l'artiste et narguent le devoir.
Dans l'âme on les maudit, par les sens on les aime.

II

LAVIS

Il est des coins de ville au rêveur familiers,
Où les pignons aigus montent en escaliers,
Découpant dans l'azur une noire dentelle,
Où s'étalent souvent cinq ordres de piliers,
Œuvres d'un art défunt, caprices singuliers,
Que le temps respectait, que l'homme démantelle.

Là, point de ligne droite et de raides carrés,
Mais un style inspiré, tout plein de hardiesse,
Où la vigueur se joint à la délicatesse;
Des courbes, des zigzags fuyant comme effarés,
Un porche qui s'enfonce, une tour qui se dresse
Et des toits en saillie et des balcons ouvrés.

Les murs sont élevés. La ruelle est étroite.
Les plâtres lézardés, où des châssis boiteux
Enferment des carreaux d'un vert glauque et laiteux,
Ont ces tons effacés que la palette exploite,
Ces bitumes sanglants et ces bistres douteux
Fondus en rechampis dans l'atmosphère moite.

Les bourgeois opulents vivent ailleurs. Ces lieux
Aux petits ouvriers sont échus en partage;
Et cet essaim de gueux, étouffant à l'étage,
Porte sur le trottoir, modèles précieux,
Des corps dégingandés, des rixes, du tapage,
Des nippes, un parler morne ou facétieux.

Les soirs d'été surtout la scène est pittoresque.
Le linge sèche au vent sur le balcon mauresque.
Les vieilles sur le seuil tricotent en jasant,
Le chef ridé branlant dans le bonnet grotesque,
Le corps pelotonné, ramassé, l'œil luisant;
Avides au détail d'un récit médisant.

D'autres d'un café noir se versent une tasse,
La prennent à deux mains de peur qu'elle ne casse,
Hument à petits coups le breuvage odorant,

Et font claquer la langue avec béatitude,
Puis courent prendre part au potin d'habitude. —
Peintre du clair-obscur, que n'es-tu là, Rembrandt !

Entre les deux trottoirs, entassés pêle-mêle,
Les enfants de tout âge et de sexes divers,
Poussahs qui pendaient hier encore à la mamelle,
Bonshommes de dix ans pullulent comme vers,
Accroupis à plat ventre et montrant à travers
Les haillons des blancheurs que la crasse pommelle.

Les uns minois rosés aux blonds cheveux soyeux,
Les autres bruns et noirs, à tignasses crépues,
Des prunelles d'onyx ou d'azur dans les yeux,
Ils jettent dans le flux d'haleines corrompues
Que suintent par les murs les taudis dans les rues
Quelque chose du souffle angélique des cieux.

C'est l'heure où l'atelier libère ses captives.
Les grisettes s'en vont, bras dessus, bras dessous,
Se déhanchant, les yeux en coulisse, lascives,
Leurs poitrines crevant les minces canezous,
De la voix et du geste attirant les voyous
Et les ensorcelant à grands coups d'invectives.

Un ruban défraîchi ceint leur chignon tordu,
Retombant fauve et roux sur leur col de bacchante.
Au-dessous, des jupons festonnés en acanthe,
Le mollet s'arrondit sous un bas bien tendu.
Il sort de ce remous une senteur piquante,
L'odeur de la chair vive et du fruit défendu.

Des gamins de vingt ans, débraillés dans leur mise,
La casquette en arrière ou pendant de côté,
En pantalon roussâtre, en manches de chemise,
La pipe aux dents, les yeux clignant de convoitise,
Marchaient, se rengorgeant avec fatuité,
Leur sang de plébéien par le désir fouetté.

D'autres, les Adonis, gars à bonnes fortunes,
L'accroche-cœur poisseux rapproché des sourcils,
Sans aller au-devant des blondes et des brunes
Les attendaient, les mains dans les poches, assis
A la porte d'un bouge et buvant le cassis,
Quitte à faire leur cour aux heures opportunes.

Les groupes avançaient. Un moment les gamins
Et les gaupes tournaient dans de folles poussées.
Chacun tenait sa belle, et d'indiscrètes mains

Dessous le corset lâche étaient sitôt glissées.
Elles se débattaient, puis s'arrêtaient lassées,
Comme après avoir fait des efforts surhumains.

Un murmure confus de baisers et de plaintes,
De jurons, de propos orduriers ou piteux,
Des claques, des soufflets et des colères feintes,
Des soupirs tout chargés de ferments capiteux,
Ou parfois le silence, un mutisme honteux,
Reprochant à ces fous leurs brutales étreintes.

Mais cela ne durait pas le temps qu'il me faut
Pour donner l'aperçu de cette étrange scène.
Les belles gagnaient peur; les serres du gerfaut
S'ouvraient et laissaient fuir les jupes de futaine.
Rouges, le front baigné de sueur, hors d'haleine,
Elles se reformaient pour un nouvel assaut.

III

BURIN

La Guigne avait toujours vécu dans cette rue.
Un jour, une pauvresse, au retour du marché,
Sur un tas de chiffons aurait presque marché,
Si, par de faibles cris surprise et retenue,
Sa main sur le monceau ne s'était étendue
Pour ramasser quelqu'un dans l'ordure caché.

Ce quelqu'un, — je devrais dire ce quelque chose,
Car petit, frêle et rond, à peine on le voyait, —
Était un nourrisson dont le minois tout rose
A la bonne commère aussitôt souriait.
« Parfait ! dit celle-ci ; Dieu me sert à souhait :
Voici qui va garnir la mansarde morose. »

La pauvresse était veuve, et, son homme défunt
La laissant sans enfant, elle en eut un d'emprunt.
Pauvre comme elle était, l'humble et vaillante femme
Trouva de quoi nourrir ce corps, d'aimer cette âme.
Vous l'avez deviné, ce présent opportun
N'était ni plus ni moins que la Guigne, Madame.

La vieille la gâta (se peut-il autrement?),
La gâta même trop. A douze ans, la gamine
Prenait des airs coquets, boudait, faisait la mine.
Oiseau précoce, l'aile ouverte au battement,
Ces chants prématurés appellent la famine!
Mais la mère adorait ce doux gazouillement!

Et, loin d'utiliser les bras de la petite,
S'en allait brouettant, caduque et décrépite,
Ramasser les chiffons aux bornes des chemins.
« C'est pitié de noircir ces adorables mains!
Disait-elle aux voisins qui lui rendaient visite;
Plus tard! » Ainsi passaient les jours, les lendemains.

Et l'enfant grandissait, oisive et turbulente.
Chaque matin aussi, dans sa marche plus lente,
Plus faible, plus cassée au travail, la Mathieu

Se rapprochait d'autant de la tombe et de Dieu...
Il arriva qu'un jour, brouette vigilante,
Le voisin n'entendit plus grincer ton essieu !

La Guigne avait quinze ans. Elle pleura sans doute,
Car ce n'était pas gai d'être seule, surtout
Qu'il lui fallait du pain et gagner ce qu'il coûte
En peinant comme l'autre avait fait jusqu'au bout,
Être, en se couchant tard, avec l'aube debout,
Et suivre chaque jour la même longue route.

La veuve lui laissait, dans le fond d'un tiroir,
Quelques louis bien neufs, sainte et maigre fortune !
Mais, avant le retour de la nouvelle lune,
La Guigne avait mangé, presque sans le savoir,
En rubans, en chiffons, en régals, cet avoir,
Et des cinq pièces d'or il n'en restait plus une.

Comme on était en juin, que les lilas aimés
Balançaient au soleil leurs thyrses parfumés,
Ses mains ayant toujours eu peur de la poussière,
A ses goûts de paresse elle donna carrière,
Accosta les passants, libertins ou gourmés,
Une corbeille au bras, et se fit bouquetière.

Mais lorsque vint l'hiver il fallut aviser.
« Va, cueille maintenant des roses sous la neige.
A défaut d'un bouquet, il te reste un baiser.
L'été, la belle enfant, tu pouvais refuser;
Aujourd'hui l'oiseleur te guette et tend son piège :
Choisis entre la honte et la faim qui t'assiège. »

C'est ce que lui disaient, dans leur argot concis,
Les jeunes ouvriers qui vaguaient autour d'elle,
Car elle était, malgré sa misère, encor belle;
Et les rouges souillons, aux charmes épaissis,
Ne riaient qu'en dessous, l'ancienne demoiselle
Ne perdant pas un seul de ses galants transis.

Un jour, je ne sais plus quelle insulte grossière
Ou quel propos moqueur, subtil dans son venin,
Fit que sur un visage aussi peu féminin
Que peut l'être celui d'une lourde fruitière,
De la Guigne en courroux vint s'abattre la main.
Mais le soufflet vibra dans la ruelle entière.

Les femmes d'accourir et les chiens d'aboyer;
Toutes pour l'insulteur de prendre fait et cause,
De l'entourer, de geindre et de s'apitoyer.

« Comment! l'enfant trouvé sur qui le quartier glose,
Cette fille sans nom, sans feu, sans gîte, elle ose,
Fruitière, notre sœur, ainsi te rudoyer! »

Et chacune a trouvé l'occasion propice
Pour régler l'ancien compte et se venger enfin
De celle qui soumet les forts à son caprice :
C'est l'instant d'écraser ce joli meurt-de-faim.
« La Guigne, ton bon ange est bien leste et bien fin
Si tu sors de ce pas sans une cicatrice. »

Il intervint pourtant, *Deus ex machina,*
Comme la Providence à la fin d'un long drame,
Le défenseur. Il fit que la chance tourna
Du côté de la Guigne; et, quoique le programme
Ne l'eût pas annoncé, son poing défit la trame
Du complot, et sa voix comme Jupin tonna.

En moins de temps qu'il faut pour souffler sa bougie,
Pour voler un baiser, pour perdre son argent,
Pour faire d'un ami défunt l'apologie,
Pour raconter la Bible à l'homme intelligent,
Pour donner une aumône à l'aveugle indigent,
Pour casser un goulot dans une folle orgie,

Le Veloureux, — ainsi s'appelait mon héro, —
Avait débarrassé la Guigne de ces gouges.
Les spectateurs rentraient maugréant dans leurs bouges.
C'est qu'on le redoutait, cet hercule en sarrau :
Qui s'en prenait à lui restait sur le carreau ;
Il marbrait à plaisir la chair de taches rouges.

Resté seul avec elle, il la prit par le bras.
Elle était frémissante et blême encor de rage
« Si tu veux, nous ferons ensemble quelques pas ;
Je te reconduirai chez toi... Viens, prends courage !
Et si jamais quelqu'un, homme ou femme, t'outrage,
Ta cause m'appartient : tu ne la perdras pas. »

Il disait. Entendant cette voix mâle et rude,
Mais d'un timbre vibrant et pleine de chaleur,
La Guigne, qui n'était ni timide ni prude,
Ayant séché ses yeux, oublié sa douleur,
Pour la première fois regarda son sauveur,
Et mit dans ce regard toute sa gratitude.

IV

TERRE CUITE

C'était, je vous l'ai dit, un grand et fort garçon,
Musculeux, bien en chair, aux yeux bleus, au teint rose.
Homère eût dit Hercule, et la Bible Samson.
Chez lui rien de subtil, rien de notre névrose,
Un sang riche et vermeil ; mais le siècle de prose
Faisait de cet antique un manœuvre maçon.

On lui donnait trente ans, à ne voir que sa taille ;
Mais son visage rond, naïf, presque enfantin,
Jurant avec son corps moulé pour la bataille ;
Ses gestes d'écolier, son sourire lutin,
Chantaient de son printemps le radieux matin,
L'heure où le bourgeon pousse, où la sève travaille.

Il n'avait point d'amour et rougissait encor
Quand les femmes levaient sur lui leurs yeux humides.
Sa bouche restait close, et sous de longs cils d'or
Il voilait des regards de novice, timides :
Ainsi les papillons sortis des chrysalides
N'osent au plein soleil diriger leur essor.

Fort comme un lionceau, doux comme une colombe,
Il avait révélé sa force et sa douceur,
Tendant une main prompte au malheureux qui tombe,
Toujours prêt à frapper le lâche ou l'oppresseur.
Plus d'un se souvenait de ses poings de boxeur,
S'enfonçant dans la chair comme un éclat de bombe.

Ses cheveux châtain clair étaient courts et laineux,
Frisaient sous la casquette au-dessus des oreilles;
Comme sur les rosiers les boutons matineux,
Ou sur les arbrisseaux, en juillet, les groseilles,
Ses lèvres de vingt ans s'arrondissaient vermeilles.
La candeur y mettait des reflets lumineux.

Il était presque imberbe. Une moustache fine,
Gaillarde, vers les coins, en crocs se relevait,
Chatouillait de son poil les bords de la narine,

Et de son teint d'éphèbe au timide duvet,
Teint de blond, de Flamand, qu'un sang pur avivait,
Était venu ce nom, Veloureux, j'imagine.

Il était orphelin dès l'âge de six ans,
N'avait pas plus d'esprit que n'en ont d'ordinaire
Les travailleurs du corps, ouvriers, paysans;
Il ne gagnait pas gros, vivait de son salaire
Au jour le jour. Cœur vierge, il ne songeait à plaire
Et ne trouvait jamais ses labeurs écrasants.

Son costume... Il n'est pas besoin qu'on en rabâche :
Vous aurez tous, les jours de brume ou de soleil,
Devant une bâtisse au multiple appareil,
Près du tas de chaux vive ou de plâtre qu'il gâche,
Vu quelque aide maçon occupé sans relâche,
Le corps souple et dispos, l'œil toujours en éveil.

Le voilà se courbant et ramassant les briques
En sifflotant les airs de vos œuvres lyriques,
Ta *Carmen,* ô Bizet! ta *Norma,* Bellini!
Mais sa hotte est remplie, et là-haut, colériques,
Maugréant, ses aînés, les maçons, ont fini
D'élever les moellons en murs géométriques.

Il faut qu'il se dépêche, et sur le lourd panier
Il se penche, le prend à deux mains et se cambre,
Les genoux bien serrés, l'élève sans plier.
Les muscles de ses bras se tordent; pas un membre
Qui ne travaille alors. O poète de chambre!
Ta plume pèse-t-elle autant sur ton papier?

Le faix est cependant au niveau de l'épaule;
L'athlète l'y maintient après l'avoir assis;
Puis, portant une main à la charge qui frôle
Les murs, marchant d'un pas qui n'a rien d'indécis,
Il grimpe, il monte, il glisse à travers les châssis,
Sur l'échafaud étroit, sur la poutre ou la tôle.

Sain et sauf il arrive au toit. Un mot grossier
Ne le rebute pas. De descendre il s'empresse
Pour remonter bientôt, mais chargé de mortier.
Brave et stoïque enfant! le vent seul te caresse
De ses âpres baisers. Ta mère, la pauvresse,
A-t-elle vu durcir tes mains à ce métier?

V

SANGUINE

« Voilà bien des détails pour une parenthèse !
S'exclame le lecteur. A quand votre récit ?
C'est tenir à plaisir le public sur la braise,
Abuser de son temps, dont il vous fait crédit.
A la fin ces hors-d'œuvre émoussent l'appétit,
Monsieur, vous vous moquez de nous! » — A Dieu ne plaise !

C'est que j'arrive au point délicat, périlleux.
Pour la quantième fois depuis qu'existe un monde,
Va-t-il falloir conter le roman aussi vieux
Que l'histoire d'Isis ou de Vénus la blonde ?
L'amour est éternel, et la terre est féconde :
Les enfants ont repris l'œuvre de leurs aïeux.

Ils marchaient en causant. La glace était fondue.
La Guigne regardait parfois le Veloureux,
Heureuse que celui qui l'avait défendue
Fût aussi beau garçon qu'il était vigoureux ;
Et lui, de son côté, n'était pas malheureux
De sentir à son bras cette fille pendue.

Il rougissait. Un trouble inconnu jusqu'alors
Faisait battre son cœur, vierge comme son corps ;
A ses lèvres brûlait une soif ignorée,
Et de sa chair, d'amour et de plaisir sevrée,
Les sens se réveillaient dans de vagues transports.
Ainsi montent les flots houleux de la marée.

La Guigne, — j'en conviens et je l'ai dit assez, —
N'avait point l'ignorance aimable des rosières
Portant de blancs bouquets dans leurs cheveux tressés ;
Et pourtant j'ai connu beaucoup de grimacières,
Collets montés veillant au langage, aux manières,
Qui lui rendraient des points, malgré leurs yeux baissés.

Elle eut vite aperçu le trouble du jeune homme ;
Peut-être le comprit-elle même avant lui.
Lorsque le père Adam a mordu dans la pomme,

Gourmandise que nous payons cher aujourd'hui,
Ève fut la première à deviner ce qui
Devait de nos beaux jours diminuer la somme.

Elle s'y connaissait : jamais, au carrefour,
Les jeunes ouvriers qui lui faisaient la cour
N'avaient du Veloureux la naïve éloquence.
Il disait plus et mieux en gardant le silence,
Ou, lorsqu'il lui parlait de tout, sauf de l'amour,
L'accent donnait le poids au mot sans conséquence.

Elle essayait de rire; au fond, elle songeait,
Et son babil nerveux cachait mal sa pensée.
Le trouble se montrait dans sa gaîté forcée,
Il marchèrent longtemps, ignorant qu'il neigeait,
Que le soir approchait, qu'une heure était passée,
Et que pour revenir long serait le trajet.

Il fallut regagner enfin la pauvre rue
Et remonter à deux la route parcourue.
Ils ne déploraient pas la longueur du chemin.
Serrés l'un contre l'autre et la main dans la main,
Ils bravaient les flocons que déversait la nue,
Oubliant le passé comme le lendemain.

Malgré leurs petits pas et leur marche plus lente,
Et des arrêts fréquents, et de nombreux détours
Auxquels en tout pays les amants ont recours
Pour oublier du temps la marche pétulante,
Ils revirent trop tôt les murailles des cours
Que des bouges rayaient d'une lueur sanglante.

Et le bruit de la danse, et les archets grinçants,
Et les cuivres discords, ce bal doublé d'orgie,
Ces portes de l'enfer ouvertes par instants
Pour rafraîchir un air vicié de tabagie,
Et jeter, délirants ou pris de léthargie,
Des grappes de soulards sur les pavés glissants, —

Les surprit dans le songe où, sans oser le dire,
Ils s'étaient rencontrés en marchant tout le soir;
Cet idéal de paix auquel le cœur aspire,
Le mirage qu'hélas! on ne fait qu'entrevoir,
Et qui nous laisse après, tristes, sous le ciel noir,
Nous qui rêvions le mieux en présence du pire!

« A revoir! lui dit-elle, à revoir, et merci!»
— Mais nous ne pouvons pas nous séparer ainsi!
Murmura le jeune homme en doublant son étreinte.

Puis, d'abord... où vas-tu? — Partout... là-bas... ici...
A la place où du froid on ressent moins l'atteinte.
Oh! je trouverai bien un gîte... Sois sans crainte...

— Mais n'ai-je pas compris que tu n'avais plus rien,
Qu'aujourd'hui, par ce temps où je plaindrais un chien...
Des hommes, de sang-froid, t'avaient mise à la porte?...
— C'était le jour du terme... Après tout, que t'importe?
Qu'a de commun ton sort tranquille avec le mien?...
Et maintenant surtout... je voudrais être morte!

— Écoute! reprit-il, c'est bien vilain, la mort!
Je t'aime... Aimer, dit-on, augmente le courage.
Je suis seul, j'ai du pain, du bois et de l'ouvrage...
Je puis gagner pour deux... je puis t'offrir un sort...
Si tu voulais... un mot... et du vent qui fait rage...
Ensemble nous pourrons narguer le vain effort... »

Il l'avait entraînée avec lui dans l'impasse,
Au pied d'un escalier, sous une porte basse.
Il faisait froid dehors, à la bise des nuits...
Le jeune homme était bon; il l'aimait bien... et puis
La faim la tiraillait; elle était faible et lasse...
« Soit, lui dit-elle enfin, je t'aime et je te suis... »

N'en déplaise au lecteur, ces amours idylliques
S'éveillèrent l'hiver dans un pauvre grenier,
Sous les toits, à côté des moineaux faméliques,
Voisins des chats rôdant autour du pigeonnier.
Ce taudis était loin des bosquets de Chénier
Où le berger Tircis chante ses bucoliques.

Le vent du nord soufflait; le fantasque Ariel
Pour quelque Prospero déchaînait sa tempête,
Et des brouillards neigeux cachaient l'étoile au ciel:
Vers l'aube, les rayons de la lune indiscrète
Pénétrèrent blafards dans l'obscure chambrette
Où nos amants rêvaient de la lune de miel.

VI

CARRARE

Non, tu ne l'aimais pas, maigre et rieuse fille,
Car c'est de volupté que ton œil sombre brille.
Malheur à qui prendrait pour le sublime amour
Ce caprice nerveux, si chaud au premier jour!
C'est ta chair seulement qui brûle et qui frétille.
Malheur à qui croirait que l'âme aura son tour!

O Guigne, ton désir s'arrête à l'épiderme,
Et ce matin d'hiver qui te surprend au lit,
Rêveuse, le regard vers le plafond sali,
Alors que du maçon l'œil doux encor se ferme,
Ne remarque-t-il pas que ton roman pâlit?
Ne souhaiterais-tu d'en voir déjà le terme?

Il dormait, le colosse; il soufflait bruyamment.
L'ineffable bonté, la paix, la confiance,
Illuminaient son front de leur nimbe charmant.
Des femmes il n'avait pas encor la science :
Les froides Dalilas donnent l'expérience
Aux Samsons généreux, perdus en les aimant.

Ah! si le Veloureux avait vu cette moue,
Ce rire dédaigneux qui contracte la joue,
De sa brune maîtresse aurait-il deviné
Que son amour allait le rendre infortuné,
Son cœur étant de ceux avec lesquels se joue
La femme sans tendresse à qui l'on s'est donné?

Sur les sommets abrupts de la Jungfrau glacée,
Depuis le premier jour la neige est entassée.
Neige d'argent, blancheur, jamais un pied humain
N'a tracé dans ta plaine un profane chemin.
On la voit, au couchant, rougir embarrassée,
Comme monte au front pur un pudique carmin.

Elle vaut son doux nom de vierge au mont sévère.
Un chasseur de chamois, à ses heures trouvère,
Au Giesbach me conta l'histoire que voici,

Le mois où dans les prés pousse la primevère.
— Inutile au lecteur de froncer le sourcil,
Je jure que ce conte est utile au récit.

Le soleil, qui des monts détache l'avalanche,
Darde ses flèches d'or sur la montagne blanche.
C'est qu'il aime la neige ; il l'éclaire au matin,
Il la fait chatoyer ainsi que le satin
D'une robe de noce, ou celle que dimanche
A la madone met le dévot sacristain.

Il la couvre, à midi, d'or et de pierreries ;
L'œil ébloui ne peut en supporter l'éclat.
Les jeunes souverains de votre pays plat,
— Les montagnards ainsi désignent nos patries, —
Vos brillants officiers, votre premier prélat,
N'ont sur l'habit de cour autant de broderies.

La neige laisse faire et jamais ne s'émeut.
L'astre, pour être aimé, fera tout ce qu'il peut ;
Il veillera discret et caressant à l'aube.
Il boudera parfois, triste, les jours qu'il pleut.
Les beaux soirs recueillis avant qu'il se dérobe,
Avant que pour la nuit il nous cache son globe,

Comme Sardanapale, il aura son bûcher
Rouge de pourpre et d'or. Dans cette apothéose,
Aux couleurs d'arc-en-ciel que l'homme a beau chercher,
Mais que n'ont pu trouver ni les vers ni la prose,
Vaste tache de sang, il donne un reflet rose
A la blancheur. C'est tout : rien ne peut la toucher.

C'est en vain que la flamme aspire à correspondre
Avec ce blanc linceul, presque immatériel,
Qui semble la toison des étoiles du ciel
Que le Pasteur divin à chaque hiver fait tondre :
La neige sur le mont narguera le dégel.
Cette glace, ô soleil ! tu ne pourras la fondre !

Ainsi le printemps passe ; on arrive en juillet.
Un jour qu'impatient d'ardeur l'astre superbe
Sur sa tige flexible avait courbé l'œillet,
Fatigué l'arrosoir qui parfois le mouillait,
Tari la pauvre source et partout brûlé l'herbe ;
Alors que ses rayons d'aplomb lançaient leur gerbe,

Tout à coup sur la lande alpestre, en plein midi,
La neige, qui n'avait jamais senti l'atteinte
De ces chaleurs d'été, tressaillit sous l'étreinte,

Sous le baiser de feu du soleil ébaudi.
C'en était fait, la vierge austère était contrainte,
Et l'amant devenait de plus en plus hardi.

Son haleine de feu pénétrait la chair nue.
« Oh! disait-il, je t'aime et tu seras à moi!
Viens, neige, goutte d'eau, remonte dans la nue;
Sur un rayon puissant, sublime palefroi,
Je t'emporte... Il est temps de calmer ton émoi...
Ah! tu m'as fait souffrir... Mais la grâce est venue. »

Mais la neige était prude et méchante, et, plutôt
Que de voler vers l'astre, elle sauta, rapide,
La pente du glacier, devint ruisseau limpide.
Les efforts du soleil, hélas! gonflaient le flot,
Et le torrent braillard, impudent, au galop
Passant par là, surprit la cascade stupide,

L'emporta dans sa course et la fondit en lui.
Depuis lors, le soleil bien des étés a lui
Sur les sommets glacés. Ses rayons ont beau faire,
C'est toujours le torrent que la neige préfère
Que d'amants bien doués il est sur notre sphère
Dont la maîtresse avec un drôle s'est enfui!

VII

AQUARELLE

C'était l'hiver suivant. Un soir de carnaval,
Des masques avinés se croisaient dans la rue,
S'accostaient d'un brocard ou d'un propos brutal.
Pour ma part, j'ai toujours haï cette cohue
Où l'être intelligent vers le plaisir se rue
Avec d'immondes soifs d'hyène et de chacal.

Les bals du mardi gras allaient ouvrir leurs salles,
Et des flammes de gaz, des rampes, des festons,
Couronnaient, au-dessus des portes, les frontons
De ces temples voués trois jours aux bacchanales.
Sinistres, impudents, ils arboraient leur nom,
L'étalaient à la foule en lettres colossales.

Ah! que c'est beau là-bas! Tu m'y mènes, veux-tu? »
Disait à son amant, d'un domino vêtu,
La Guigne en lui montrant l'enseigne étincelante.
Et sa voix reprenait, câline, ensorcelante,
Comme le Veloureux hésitait : « Vieux têtu,
Ne trouverais-tu pas mon idée excellente ? »

Elle était adorable en page Chérubin,
Un pourpoint blanc brodé serrant sa taille fine,
Sa gorge colorant sa fine mousseline,
Le léger manteau bleu sur l'épaule, et la main
Torturant un stylet, raclant la mandoline,
D'un geste polisson moins fille que gamin.

« Écoute, disait-il, cette foule m'effraie.
Nous avons tout le jour couru parmi ces fous.
Je me sens triste, et même, en te voyant si gaie...
Pardonne-moi, je crois que je deviens jaloux
De ces jolis messieurs rôdant autour de nous...
— Veux-tu me voir pleurer? Attends donc que j'essaie!

Répondait en riant la Guigne. Viens, dansons,
Courons à la gaîté, le bruit et les chansons...
Il sera temps demain d'allonger notre mine.

Relève un peu ton masque... afin que j'examine...
Ton visage, méchant! Ne fais pas de façons... »
Prompte, elle l'effleura de sa bouche câline.

Puis elle l'entraîna. — Dans la salle du bal
L'air était suffocant, et devant la lumière
Des glaces circulait un brouillard de poussière
Que soulevaient les pas d'un galop infernal;
Et les exhalaisons de cette fourmilière
Attachaient leur moiteur aux lustres de cristal.

Tout prenait l'air grisaille à travers la buée;
Des rictus grimaçants et des profils camards
Allaient, se tortillaient, effrayaient les regards,
Et des rires, des voix, l'incessante huée
Montait et grossissait, par les archets criards
Et les cuivres fêlés à peine ponctuée.

Des milliers de talons trépignaient les parquets,
Des costumes voyants aux couleurs disparates :
Guignols et leurs bâtons, Arlequins et leurs battes;
Colombines, Pierrots, Cassandres, Bilboquets,
Bergères, débardeurs, soubrettes, acrobates,
Des nippes sans valeur, des costumes coquets.

Les différents pays, les diverses époques,
L'histoire, le roman, l'idéal, le réel,
Dans ce tohu-bohu mélangeaient leurs défroques;
Les marquis s'oubliaient dans d'intimes colloques
Avec des paysans badois; peu solennel,
Un moine lutinait le démon Uriel.

Il planait dans cet air des aromes sauvages.
Les fleurs, en se fanant aux cheveux, aux corsages,
Mettaient dans leurs adieux leur parfum le plus fort,
Comme un dernier soupir arraché par la mort,
Et, rien qu'en les sentant, rougissaient les visages,
Et la chair frissonnait dans un vague transport.

Longtemps le Veloureux contempla cette scène,
Étourdi par le bruit, ébloui par le gaz,
Muet comme ahuri, retenant son haleine,
Gagnant peur, ce plaisir lui causant de la peine.
« Dis donc, beau masque, es-tu venu de Carpentras? »
Il se retourne, il cherche... Il était seul... Hélas!

La Guigne disparue!... et cela sans rien dire,
Quand à l'instant encore il lui tenait la main!
Mais pourquoi s'alarmer? Il se prend à sourire...

Elle va revenir près de lui, c'est certain.
Il se calme, il attend, il la dépiste en vain
Dans la foule... Il ne voit pas celle qu'il désire.

La débandade suit son train vertigineux;
La polka débonnaire en galop fou s'achève;
La chaîne du quadrille ouvre et ferme ses nœuds;
Les couples emportés se succèdent sans trêve,
Passent pour repasser après comme en un rêve,
Et lui les suit toujours d'un regard soupçonneux.

Il restait adossé, songeur, les pensers mornes.
La voix de tout à l'heure, écho de Gavarni,
L'accosta : « Cocardeau, mon cher, as-tu fini
De t'amuser ainsi? Tu dépasses les bornes,
Beau volatile. As-tu ramassé dans ton nid,
Horresco, referens! une paire de cornes? »

Otant son masque alors, soufflant comme un taureau
Piqué par l'aiguillon du banderillero,
Il courut, dans les rangs opérant sa trouée.
Tout à coup il la vit, dans un coin engouée,
S'éventant aux côtés d'un blond godelureau.
Celle qu'il adorait n'était qu'une rouée.

Il s'élança, marcha sur elle. Par malheur
Un danseur bousculé l'interpella maussade.
La colère le prit ; il changea de couleur,
Empoigna d'une main le quidam querelleur,
Et, comme un bateleur fait voler la muscade,
Il envoya rouler l'homme à la cantonade.

Puis il reprit sa course... Il avait fait trois bonds...
On criait : « A la porte ! Arrivez, la police ! »
Et, comme il soulevait ses deux poings furibonds,
Prêt à frapper la Guigne et son faible complice,
Il se sentit saisi ; cinq agents de service
Lui disaient : « Camarade, ailleurs les lits sont bons. »

L'églogue avait failli devenir épopée.
Il se laissa conduire à travers le remous.
Son cœur se détendait comme sa main crispée...
Des larmes l'oppressaient ; il redevint très doux ;
Il tremblait comme un fût de colonne sapée,
Car dans son désespoir se noyait son courroux.

VIII

GOUACHE

Il subit quatre jours d'écrou; puis il fut libre,
Libre... Comme il courut vers son pauvre logis!
Il comptait la trouver, pâle, les yeux rougis,
Honteuse, repentante... Il pardonnait au prix
D'un baiser remuant son cœur dans chaque fibre...
La mansarde était vide... Il perdit l'équilibre

Et tomba comme un lâche au bord du lit défait.
Ses doigts crispés fouillaient les draps, touchaient la place
Où le poids de leurs corps avait laissé sa trace,
Où la veille du bal... Oh! qu'avait-elle fait?...
Comme autour d'un ormeau le lierre fou s'enlace,
Dans un accès nerveux presque elle l'étouffait.

Il ne se plaignit pas et souffrit sans murmure.
Depuis lors, tout le temps il battit le pavé,
Oubliant le travail, errant à l'aventure,
Ou, des fois, méditant, au même endroit rivé,
Retournant à plaisir le fer dans sa blessure.
Un jour il se pendait... mais on l'avait sauvé.

La mort l'ayant trahi, tout comme sa maîtresse,
Il goûta de l'oubli qu'on trouve au cabaret.
Il buvait en barbare, avalant d'un seul trait
Les verres d'alcool, vidés, remplis sans cesse.
Mais lentement sur lui la liqueur opérait,
Car sa mémoire était plus forte que l'ivresse.

Ses jarrets fléchissaient; il marchait, titubant,
Ignoble, débraillé, l'haleine corrompue.
Les lâches d'autrefois jubilaient à sa vue.
On le trouvait souvent endormi sur un banc,
Et même il arriva qu'étendu dans la rue,
Les gamins piétinaient son corps en l'enjambant.

IX

EAU-FORTE

Septembre a de ces soirs pleins de mélancolie
Où les souffles d'été se font déjà moins lourds,
Humectés comme aux pleurs d'adieu de nos beaux jours,
Où le ciel constellé semble une panoplie
De cuirasses d'argent sur un fond de velours,
Par le Dieu des combats incessamment polie.

J'aime alors à rêver, tout seul, au bord des eaux;
A mes pieds vient mourir la vague caressante;
Des murmures plaintifs courent dans les roseaux;
Les barques des pêcheurs, depuis l'aurore absentes,
Touchent terre, carguant leurs voiles frémissantes,
Avec les battements d'une bande d'oiseaux.

Les prés sont endormis. Entre les digues mornes,
Le fleuve se déroule à l'horizon sans bornes.
Surpris dans le repos qui se répand sur nous,
Vers le croissant des cieux, taillé comme leurs cornes,
Les taureaux mugissants lèvent leurs mufles roux,
Comme s'ils devenaient de la lune jaloux.

Dans un vague lointain estompé par la brume,
Sur les quais encombrés de piles de ballots,
Le long de la cité le rivage s'allume,
Et les reflets tremblants de ses rouges falots,
Avec les astres bleus confondus dans les flots,
Semblent comme le jet enflammé de l'enclume.

Par un de ces beaux soirs, sur la berge d'un pont,
Le Veloureux rêvait à jeun, le gousset vide,
Lorsqu'une voix de femme, au doux timbre, limpide,
L'ayant fait tressaillir, il releva le front.
Ce ne fut qu'un éclair. Dans un regard rapide,
Il reconnut la Guigne au bras du monsieur blond.

La Guigne! Mais superbe, élégante, embellie,
Quoique gardant son air impudent de gamin.
Un costume brun clair, garni de nœuds carmin;

Un chapeau tout petit, de paille d'Italie,
La plume et les rubans d'un rouge noir de lie;
Des bottines d'étoffe, une ombrelle à la main.

Voilà, *grosso modo,* quelle était sa toilette.
Ses beaux cheveux de jais, trésor luxuriant
Où le soleil mettait une ombre violette,
Retombaient dans son col; son œil était riant,
Mais étrange et railleur. Les jours, en s'enfuyant,
N'avaient guère changé la brune maigrelette.

Du reste avec aisance, un maintien sans défauts,
Des grâces de haut goût chez la demi-mondaine
Qui vont avec le musc et les diamants faux,
La Guigne supportait sa fortune soudaine,
Les huîtres, le champagne et les robes à traîne.
Il fallait s'en donner avant le coup de faux!

Disait-elle souvent. Elle était de parole.
Le luxe est le premier besoin de la beauté.
L'amour ne vient qu'après; autant jouer le rôle,
Au lieu du sentiment offrir la volupté...
Chez la Guigne l'amant s'en était contenté.
Elle ne l'aimait pas, mais le trouvait très drôle.

Oui, très drôle en effet. Blond, fadasse et cagneux,
Vingt-deux ans et blasé sans avoir vécu; chauve,
Le sang vicié, brûlé, le cerveau nul, les yeux
Préférant, comme ceux d'une chouette fauve,
L'ombre, le demi-jour. Il recherchait l'alcôve
Banale et les baisers flasques des mauvais lieux.

Si le maçon avait pu lire dans cette âme,
Peut-être depuis lors aurait-il oublié
Les six mois qui l'avaient à la Guigne lié,
N'aurait-il plus été jaloux de cet infâme,
Se serait-il senti honteux, humilié,
D'avoir été jamais l'amant de cette femme!

Mais il ne voyait, lui, ce soir, que le gandin,
Le monsieur comme il faut, qui laid est supportable,
A qui le linge blanc donne un air respectable,
Qui porte un chapeau noir, met des gants, boit à table
Le vin dans du cristal; qui, voleur ou gredin,
Pour l'ouvrier professe un suprême dédain.

Et comme le cratère où la lave s'éveille,
Comme un vin fermenté qui travaille et qui bout
Jusqu'à faire voler en éclats la bouteille,

Le cœur du Veloureux, de patience à bout,
S'emplit, en les voyant, de rage sans pareille.
Pour assouvir sa haine il était prêt à tout.

« Gaston, venez, venez... disait la voix damnée...
Tu me dois un plaisir : je l'ai gagné ce soir
En soupant avec toi dans ce caboulot noir.
Quel cuisinier d'enfer! je suis empoisonnée!
Si nous faisions un tour? Près d'ici je crois voir
Une chaloupe... Viens, pour finir la journée! »

— Comme tu veux. Mais qui ramera? dit Gaston.
— Que m'importe? fit-elle; un batelier se trouve,
Et voici justement quelqu'un qui nous le prouve. »
C'était le Veloureux. « Mon brave homme, peut-on,
Lui dit-elle, montrant ses dents blanches de louve,
Se risquer là-dedans mieux que sur du carton? »

Il était tant changé que la femme frivole
Ne pouvait le revoir dans cet homme barbu,
Maigre, voûté, défait, en sale camisole,
Et fleurant l'alcool brûlant qu'il avait bu.
Le jockey connaît-il le vieux cheval fourbu,
Son favori, traînant aujourd'hui la carriole?

« Madame peut entrer, » dit-il, rauque, enroué.
La Guigne tressaillit à cette voix usée.
« C'est un bateau très sûr, je l'ai souvent loué;
Il a même affronté les flots du Zuyderzée;
Il court plus vite à l'eau qu'en l'air une fusée;
Puis sur ces bancs on est à peine secoué... »

Elle le regarda fixement... Ce front blême,
Ces yeux caves, pourtant ne la frappèrent pas.
« A quoi pensais-je donc? » fit-elle en elle-même...
Puis tout haut : « Cher Gaston, jusque dans le trépas
Vous avez dit me suivre... Offrez-moi donc le bras...
Et sautons dans la barque... O Gaston! je vous aime!

Hé! l'homme! Vous ramez, n'est-ce pas? En avant! »
Le Veloureux, suivant les ordres de la Guigne,
Détacha le cordeau. Sur le fleuve mouvant
Le bateau s'engagea, gracieux comme un cygne.
La Guigne applaudissait, ses beaux cheveux au vent.
Gaston cachait sa peur sous un mutisme digne.

« Mais j'y songe, il faudrait quelqu'un au gouvernail! »
Elle y courut, faisant pencher la barque frêle.
« Ne te bouges pas tant! » criait le blondin grêle.

Elle rit aux éclats, à pleines dents d'émail.
Le Veloureux ramait : c'était son seul travail
Depuis longtemps. Ce soir aussi c'était pour elle!

Il ramait en cadence et toujours loin du bord.
La nuit était splendide. Une lune d'opale
Sur la moire du fleuve agitait son front pâle.
L'eau mouillant l'aviron arpégeait un accord
En retombant dans l'onde, et les fanaux du port
Se faisaient plus petits après chaque intervalle.

La Guigne fredonnait de gaillardes chansons,
Et la barque glissait toujours sous les étoiles.
« Depuis quelques instants nous croisons moins de voiles,
Dit Gaston; il est tard. — Qu'importe? Dépassons
Les limites du port; allons loin. Harassons
Les bras de ce rameur jusqu'au sang, jusqu'aux moelles. »

Puis elle gouvernait sans songer au retour.
Une femme jamais n'avait été si belle!
Le Veloureux suivait l'harmonieux contour
De ce corps ravissant aux membres de gazelle,
Cette taille, ce busc svelte de demoiselle
Se tordant sous la main avide de l'amour.

Oh! s'il pouvait encor l'emporter sur sa couche!
Mais il était trop fort : le satyre effarouche
La sylphide; la nymphe a peur des faunes roux;
Mais le satyre brûle, et le faune est jaloux,
Surtout si quelque nuit, ô femme, sur ta bouche
Il assouvit la soif que tu mettais en nous!

Et le Veloureux pleure. On ignore qu'il souffre.
Près de lui cette Guigne au parler insolent,
Qui trouve qu'à ramer son bras devient trop lent,
Cette Guigne l'aimait! Et des flammes de soufre
Passent devant ses yeux, et le reflet sanglant
De la lune lui dit que profond est le gouffre.

« Retournons, dit Gaston; il fait frais, il est tard...
— Il est même trop tard! lui répond le brave homme.
— Tiens, qu'a-t-il, celui-là, pour sortir de son somme? »
Reprend le blond gandin. C'est égal, l'œil hagard
N'a rien de cet éclat que rassurant l'on nomme.
Et Gaston vaguement souhaite être autre part.

« Oui, que voulez-vous dire? » intervient sa maîtresse;
Et le ton de sa voix égratigne et caresse.
« Vous avez dit un mot que je n'ai pas compris. »

Ici, pour le rameur, le ton dit le mépris.
« Vous parlez de retour. Ma foi, rien ne nous presse...
Gaston, obéissez ; vous savez pour quel prix !... »

Pourtant le Veloureux s'est dressé. « Le prix, femme ! »
Rugit-il, et sa main a déposé la rame ;
« Le prix, nous le payons : c'est ma dette, le sang...
Allons, petit, à toi d'abord ! » Et Gaston sent
Sa gorge, où meurt le cri d'angoisse qu'il exclame,
Se fermer à coup sûr dans cet étau puissant.

La Guigne, il est trop tard, en effet, pour comprendre :
C'est un verdict de mort que vous venez d'entendre ;
Votre juge c'est lui, le martyr dédaigné.
As-tu songé parfois à ce que son cœur tendre,
Pour ton ingratitude, avait déjà saigné,
Femme, démon charnel dans les plaisirs baigné ?...

Il est trop tard. Deux cris, et la barque chavire !
Mais alors seulement le drame a commencé.
Ce qui sous le flot glauque et visqueux s'est passé,
Pourrais-je, le sachant même, vous le décrire ?
Le Veloureux tenait dans son poing convulsé
Son rival, implacable et froid comme un vampire.

La lutte fut affreuse au fond du gouffre amer...
Gaston se débattait, mais la serre était forte.
Quand la main se rouvrit, la victime était morte,
Et le courant fatal l'entraînait vers la mer;
Et quelques jours après, à Douvre, un coroner
Ausculterait ce corps que la vague lui porte.

Le meurtrier revint, la tête à fleur des flots.
Il regarda. Les cris, les spasmes, les sanglots,
Avaient cessé déjà dans le silence et l'ombre.
Les astres, ces témoins, étincelant sans nombre,
Lui parurent alors entourés de halos
Que teignait un sang rouge. Et la vague était sombre...

Le cœur a des retours. Celui du Veloureux
N'eut plus qu'un seul désir : sauver la femme aimée.
Un meurtre suffisait : sa haine était calmée.
Il aperçut la Guigne au-dessus des flots creux,
Les yeux fermés, la lèvre pâle, inanimée.
Elle flottait le front élevé vers les cieux.

Il nagea, la saisit, lui soutenant la tête.
En atteignant la rive, il était épuisé.
Il réchauffa le corps, qu'il avait déposé

Sur l'herbe, le frotta, guettant, l'âme inquiète,
Le souffle sur sa bouche, un soupir accusé
Témoignant que la mort lui rendait sa conquête.

Bonheur! elle vivait. Alors, à pleine voix,
Il se mit à crier : « Au secours! » par trois fois.
Non loin du fleuve était une pauvre chaumière
Dont les gens se levaient avec de la lumière,
Et l'on voyait courir des torches dans les bois...
A genoux, le maçon récitait sa prière.

L'aube venait. Déjà s'éveillaient les oiseaux;
Les chevaux de labour soufflaient par les naseaux.
Pour la dernière fois son regard triste et tendre
Enveloppa la Guigne... On arrivait. Attendre
Pouvait tout différer... Il gagna les roseaux
A reculons... et seul il se laissa descendre...

La mouette aux poissons a disputé ses os.

Anvers, le lundi gras 24 février 1879.



TABLE

RAYMONNE, POÈME.

LA GUIGNE, POÈME.



A PARIS

DES PRESSES DE D. JOUAUST

Imprimeur breveté

Rue Saint-Honoré, 338.

DU MÊME AUTEUR

En vente à la Librairie des Bibliophiles

MYRTES ET CYPRÈS. . . . . 3 fr. 50

ZIGZAGS POÉTIQUES. . . . . 3 fr. »

En préparation :

TANCHELIN, drame en 5 actes.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ET D'ART.

6833 — Paris, imp. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.